

JULIE HASDEU

BOURGEONS D'AVRIL

—

1

Biblioteca Centrală Universitară



BIBLIOTECA CENTRALĂ  
UNIVERSITARĂ  
BUCUREȘTI

Cota 21361

Inventar 399123

# ŒUVRES POSTHUMES

DE

JULIE B. P. HASDEU

---

*BOURGEOIS D'AVRIL*

*Fantaisies et Rêves*

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

LE C<sup>te</sup> ANGELO DE GUBERNATIS

---

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & C<sup>ie</sup>

79, Boulevard St. Germain.

BUCAREST, LIBRAIRIE SOCEC & C<sup>ie</sup>

---

M DCCC LXXXIX

25 361

Biblioteca Centrală Universitară  
~~25361 / 101361 / Dublet~~  
Inventor ~~399123~~

*Ma gloire fera connaître  
Que le Dieu qui m'a fait naître  
Est le Dieu qui m'a sauvé.*

(J. B. Rousseau.)

**B.C.U. Bucuresti**



**C399123**



AVANT-PROPOS



**B**ien que, de son vivant, ma fille n'ait vu publiées, et encore malgré elle, que quatre de ses poésies, sa mort fut envisagée en Roumanie comme un véritable deuil littéraire. Avant le fatal dénouement, presque tous les journaux s'intéressaient à la marche et aux péripéties de sa maladie; depuis, elle fut pleurée par tant et tant de personnes qui en avaient seulement entendu parler. Des lettres de condoléance, des télégrammes, des couronnes abondaient. C'est ici que je trouve l'endroit le plus digne pour témoigner ma vive reconnaissance à tous ceux qui ont versé de près une larme sur son tombeau, à tous ceux qui lui ont envoyé un soupir de loin; tout particulièrement, à la jeunesse universitaire de Bucarest et à deux illustres vieillards, MM. Kogalniceano et Jean Bratiano. Monseigneur Gennadius d'Ar-

djesh, auquel, une année avant, ma fille avait suggéré, en artiste, quelques idées touchant la construction projetée du palais épiscopal, s'est empressé de venir exprès de son diocèse pour officier à la triste cérémonie. M. Ionnesco-Gion, un des plus brillants jeunes écrivains du pays, après avoir prononcé, devant l'Université, une oraison funèbre vibrante d'émotion et d'élévation, a consacré ensuite à la défunte une notice biographique qui a, pour ainsi dire, expliqué à l'esprit une perte dont la portée avait été jusqu'alors plutôt devinée par le sentiment. Le poète Vlahutza et d'autres ont improvisé des strophes à sa mémoire, le sculpteur Géorgesco a ciselé son buste, le compositeur C. Dimitresco lui dédia une rêverie, le peintre S. Héntzia crayonna son portrait sur le catafalque.

Après la mort de cette enfant de dix-huit-ans, lorsqu'il a paru, comme premier spécimen de son œuvre posthume, dans une grande revue de Bucarest, quelques-unes de ses poésies et pensées, mon ancien ami Angelo De Gubernatis m'envoya de Florence une lettre pleine du plus noble enthousiasme, me priant de lui fournir de quoi esquisser une notice sur „questo fiore celeste educato sulla terra“.

La notice si gracieusement offerte est devenue une

exquise conférence publique, tenue en français dans la patrie même du Dante et dont la place naturelle est en tête de ce volume, qui réunit de la sorte, par l'origine du poète, par la langue de l'oeuvre et par la nationalité de l'illustre introducteur, les trois grandes soeurs de sang latin, soeurs malgré tout, malgré elles-mêmes: la France, l'Italie et la Roumanie. J'ajoute que ma fille, Moldave par son père, Transylvaine par sa mère et Valaque par le lieu de sa naissance, se disait fière de n'appartenir à aucune province roumaine en particulier, mais de refléter la Dacie Trajanne tout entière.

Quant à moi, infortuné père que l'énormité même du malheur aurait dû rendre muet, ma tâche s'est bornée à dépouiller les manuscrits, à collationner les brouillons, à les coordonner en volumes, à jeter par-ci par-là quelque note de circonstance, et à en arroser chaque page de mes larmes, je veux dire de nos larmes, les miennes et celles de ma femme :

Sa pauvre mère, hélas ! de son sort ignorante.

Avoir mis tant d'amour sur ce frère roseau,

Et si longtemps veillé son enfance souffrante,

Et passé tant de nuits à l'endormir pleurante

Toute petite en son berceau!..

(V. H.)

Notre seule consolation — consolation terrestre — c'est que notre enfant, morte à peine éclos, a pourtant laissé un legs littéraire qui, par sa richesse et sa variété, aurait suffisamment marqué le terme d'une longue vie. Comme écrivain, elle a vécu un demi-siècle au moins. Il y a de la matière pour deux volumes de poésies, un volume de théâtre et légendes, deux volumes de récits, impressions, pensées, études; deux volumes de petits romans; puis, des lettres et des mémorandums pour la plupart pleins de verve et d'intérêt.

Elle tenait beaucoup à ce que son premier volume, quel qu'il fût, portât le titre de Bourgeois d'Avril. Ce titre, si candide, nous l'avons religieusement conservé, d'autant plus qu'une grande partie de ce volume fut composée en 1885, quand le poète ne comptait guère que quinze ans, le véritable bourgeonnement de l'âge. C'est alors qu'elle chahonnait entre son grec et son latin, en préparant sa première épreuve de baccalauréat.

La défunte a été la quatrième génération non interrompue de gens de lettres. Bien que Roumains de vieille souche et bien que tous un peu polyglottes, il est arrivé, par un curieux concours de circonstances, que mon grand-père (Tadeusz Hyżdeu) écrivit en polonais, mon père



(Александръ Гиждеу) en russe \*, moi — en roumain, ma fille — en français. Elle aimait bien la Roumanie; elle l'aimait du seul amour dont elle pouvait aimer: amour grand et pur, amour qui transpire et même déborde dans presque tout ce qu'elle a écrit; mais elle était — et je ne sais pourquoi — tellement Française par la tournure de son esprit et le tempérament de son coeur que, longtemps avant son départ pour Paris, avant même d'avoir pu prévoir que c'est là qu'elle fera ses études, dès l'âge de huit ans, en plein Bucarest, elle rêvait, elle pensait, elle écrivait en français. Pour moi, ça a toujours été une énigme. Elle avait eu à la maison des institutrices allemandes et anglaises; elle parlait très couramment l'anglais et l'allemand; et cependant, la leçon obligatoire ou bien la causerie d'exercice une fois terminée, aussitôt qu'elle saisissait la plume pour s'épancher à son gré, habituellement en cachette, elle sentait une espèce d'obsession irrésistible du français; et elle le maniait avec une facilité étonnante, tandis

---

\*) Dans le deuxième volume de l'oeuvre posthume de ma fille, je donnerai en appendice, avec la traduction française, quelques poésies inédites en polonais et en russe de mon père et de mon grand-père, ce qui pourra probablement servir à ceux qui étudient la question de l'atavisme.



que chez nous, en famille, on ne causait presque jamais qu'en roumain.

Mais, puisque la France c'est la civilisation contemporaine dans l'acception la plus vaste du mot, ses citoyens sont partout: il n'y a point d'étranger pour elle. Ses ennemis même, quoi qu'ils fassent et quoi qu'ils disent, respirent l'esprit français involontairement, pour pouvoir vivre, comme on respire l'oxygène.

*B. P. Hasdeu.*

*Le 1<sup>r</sup> Mars 1889.*

---

C<sup>te</sup> A. DE GUBERNATIS  
JULIE HASDEU,  
FEMME-POÈTE DE LA ROUMANIE.

---





# JULIE HASDEU

FEMME-POÈTE DE LA ROUMANIE

---

*Conférence publique tenue au Cercle Philologique de Florence  
le 18 Février 1889.*

---

„n jour, un ange volait dans les cieux purs, bercé  
„ parmi les brillantes étoiles. Dans chacune des étoiles  
„il s'arrêtait, et cueillait une fleur au hasard. Et après  
„en avoir cueilli une dans chaque monde de l'espace,  
„formant ainsi dans ses bras un bouquet céleste, il des-  
„cendit sur la terre, et y cueillit aussi une fleur au  
„hasard. Puis il remonta au ciel et disparut sous la

„voûte azurée. Les fleurs de la terre, qui avaient vu  
„l'ange radieux, sans voir la fleur qu'il avait prise, se  
„demandaient, jalouses, quelle était leur sœur bien-heu-  
„reuse que l'ange avait cueillie et emportée.

„ — C'est une rose, disaient les roses.

„ — C'est un lys blanc comme lui, disaient les lys  
„superbes.

„ — Non, c'est une fleur d'oranger au parfum divin,  
„assuraient les oranges.

„ — Je vous dis, mes sœurs, que ce ne peut être  
„qu'une tulipe, s'écriait en se pavanant une tulipe ma-  
„gnifique.

„La violette elle-même, si modeste d'habitude, aspi-  
„rait à l'honneur d'avoir une sœur dans le paradis et  
„soutenait doucement que l'ange avait emporté une  
„violette.

„Seule, la primevère se tenait à l'écart, silencieuse.

„Les autres fleurs l'avaient oubliée.

„Tout à coup, du haut des cieus, une larme perlée  
„tomba et vint briller sur la primevère, dont une tige  
„était cassée.

„L'ange n'apparut pas; mais une voix céleste traversa  
„l'air embaumé, pareille à une plainte tendre et infinie.

„ — Pauvre fleur, disait-elle, fleur vraiment modeste;

„puisque je t'ai brisée, demande-moi une récompense ;  
„parle ; qu'exiges-tu ?

„ — Peu de chose, répondit la primevère.

„ — Veux-tu le parfum de la rose ?

„ — Non.

„ — L'éclat de la tulipe ?

„ — Non.

„ — Le bleu de la pervenche ?

„ — Non.

„ — La feuille aromatique du citronnier ?

„ — Non.

„ — Que désires-tu donc ?

„ — Puisqu'il te plaît de m'offrir un don, maître, permets que je naisse et fleurisse en hiver, sous la neige et les frimas, et qu'à mon doux parfum, à mon apparition bénie, les hommes engourdis et glacés par les vents et la bise, se sentent réchauffés et réconfortés par l'espoir du printemps prochain, du soleil de feu aux rayons divins.

„ Depuis ce jour, la primevère est toujours la première fleur qui nous sourit après le sombre hiver, blanche comme si elle portait encore l'empreinte de la larme sacrée“.

La jeune fille qui a composé cette charmante légende, était elle-même une primevère et elle a disparu avant

son printemps. Le ciel ne l'avait donnée à la terre, que pour la reprendre aussitôt qu'elle eût annoncé, par son passage, qu'il y avait espoir de voir renaître la fleur de poésie au milieu des glaçons de la triste et fade réalité du monde contemporain. L'ange du ciel qui avait laissé tomber sur elle une larme perlée a ouvert ses ailes pour l'accueillir au sein de l'infini.

Elle avait sur la terre des parents bien-aimés qu'elle chérissait : un père, savant illustre, une mère tendre et intelligente, qui ont vécu pendant vingt ans des grands rêves qu'ils faisaient pour le bonheur de leur enfant prodige, et qui ne lui survivent que pour la regretter et pour faire revivre par des souvenirs touchants leur fille adorée. Pourtant elle se disait tout bas : ma patrie n'est pas de ce monde ; mon Père Eternel m'a choisie pour le sacrifice humain ; sur la terre je me suis ressouvenue du ciel, et j'y remonte voilée par le mystère. J'ai passé, j'ai vu, j'ai écouté. La vie telle qu'elle est me dégoûte ; j'ai souri en passant, mais tout ce qui autour de moi m'a frappée, m'a froissée. Que mes parents terrestres soient bénis pour tous les soins qu'ils m'ont prodigués, mais qu'ils cessent de pleurer pour moi ; la vie moderne était trop étroite pour la fougue infinie de mon âme ardente ; j'y étouffais, je cherchais les grands



espaces lumineux ; je les ai retrouvés et je vais y planer et y rayonner moi-même, au milieu du sourire immortel des âmes.

## I

Julie Hasdeu, la fille de l'éminent philologue roumain, était née à Bucharest le 14 Novembre 1869. Le 29 Septembre 1888, avant d'atteindre sa dix-neuvième année, elle mourait à Bucharest dans les bras de ses parents désolés.

Cette enfant étonnante savait lire à l'âge de deux ans et demi ; à l'âge de huit ans elle parlait l'allemand, le français et l'anglais, et elle passait ses examens pour les quatre classes primaires dans une école de garçons. A l'âge de onze ans elle avait terminé à Bucharest les quatre premières classes secondaires du lycée de garçons dit de Saint-Sabbas et remporté le premier prix. En même temps, elle obtenait d'être couronnée au conservatoire de musique.

Poussée par l'ambition de tout apprendre, de tout savoir, accompagnée par sa mère, la jeune fille se rendit à Paris, où elle passa d'abord quelque temps au collège Sévigné, cherchant dans la société de ses compagnes et

par les soins particuliers qu'elle donnait à l'étude de la littérature française, à se perfectionner dans l'usage d'une langue qui devait devenir la sienne, et un jour, sans doute, faire de son nom un nom célèbre. En 1886, âgée seulement de seize ans, M<sup>lle</sup> Hasdeu passait brillamment à la Sorbonne les deux examens du baccalauréat ès-lettres (rhétorique et philosophie) et, inscrite comme étudiant régulier à la Faculté des Lettres, suivait simultanément les cours de l'agrégation pour la licence et celui de M. Soury à l'école des Hautes Études. Elle étudiait en même temps la peinture avec M. Maillart, ayant pour le dessin un talent prodigieux, et le chant avec M. Lauwers, car elle avait une voix superbe de *mezzo-soprano* dramatique. Elle ne négligeait pas non plus la composition, ainsi que le prouvent les airs qu'elle composa elle-même pour un certain nombre de ses poèmes. Possédant outre cela le don de l'éloquence, elle tint à la Sorbonne deux conférences, l'une sur la logique de l'hypothèse, l'autre sur le 2<sup>e</sup> livre d'Hérodote. Julie Hasdeu avait, avec tous ces dons naturels et acquis, une figure ouverte et agréable, une distinction naturelle, un noble caractère, un grand esprit, une vive intelligence, une pénétration profonde, une âme douce, une sérénité constante, une nature délicate et poéti-

que, et elle marchait dans la vie comme un beau rêve.

D'après son extérieur on aurait cru qu'elle jouissait d'une constitution physique vigoureuse, destinée à une longue vie. Mais ce n'était qu'une santé apparente; une maladie latente la minait; elle était rongée par la phthisie. La jeune fille devait s'en douter; dans ses entretiens solitaires avec son âme elle prévoyait la catastrophe. Au lieu de s'en inquiéter, elle semblait presque se bercer elle-même dans cette douce poésie de la mort qu'elle réchauffait dans son sein comme une tendre mère. Rentrée pour les vacances à Bucharest, afin de reprendre des forces, elle sentit qu'une fièvre secrète la minait l'acheminant vers l'éternelle demeure. Les médecins ne devinèrent point la cause de son mal, et le 29 Septembre 1888 elle s'éteignit, doucement et parfaitement résignée, dans les bras de ses parents foudroyés, qu'elle tâchait inutilement de consoler. Voici comment M. Arc annonçait sa mort dans *La Roumanie*: „Elle est partie, comme un ange, tout en blanc et en „pleine lumière. Lundi dernier, on l'a conduite à sa dernière demeure, la gracieuse enfant qui s'appelait Julie „Hasdeu. Le char, couvert de couronnes et de fleurs, „les chevaux qui le traînaient, le cocher qui les con-

„duisait, les jeunes filles qui, à côté des étudiants, tenaient les cordons, tout était virginal, comme il convenait à cette vierge derrière le cercueil de laquelle tant de monde marchait en pleurant et attristé. La délicate enfant est partie à l'aurore de la vie de la femme, l'âme et le cœur pleins de sentiments élevés, de généreux élans, et l'esprit rempli des pensées et des connaissances qui agrandissent si largement les horizons. Admirablement douée, M<sup>lle</sup> Julie Hasdeu était à la fois poète, artiste et penseur. Elle avait la gaieté franche, la beauté sans apprêt, l'esprit sans recherche; tout était en elle naturel; et la grâce innée s'alliait à la pleine vie dans cette nature d'élite. Il y avait de l'attique sur ses lèvres, de la lumière dans son regard, et dans son sourire de l'idéal et de l'humain“.

M<sup>lle</sup> Hasdeu avait une facilité d'écrire qui tenait du prodigieux; on s'en doutait de son vivant, mais on en a gagné la certitude après sa mort, lorsque ses parents ont commencé à glaner les fleurs parsemées par leur génie familial sur son chemin, dans le désir de lui préparer, par son *Œuvre posthume*, le plus digne des monuments. C'est à une lettre de M. Hasdeu que nous empruntons ces intéressants détails:



„A l'âge de dix et onze ans, elle écrivait en roumain, „mais surtout en français, des poésies, des légendes, des „comédies, et quatre romans d'enfants, dans le genre „de ceux publiés dans la *Bibliothèque Rose*, méritant les „honneurs de l'impression, et où l'on trouve non seule- „ment de l'intérêt et de l'entrain, mais encore un re- „marquable esprit d'observation. Elle était tellement „modeste et si concentrée, que ni moi, ni ses amies, ni „sa mère même, ne savions presque rien de ce qu'elle „écrivait; généralement elle intercalait ses compositions „dans ses cahiers de devoirs, et souvent elle les écrivait „sur les marges des livres. Depuis sa mort, voilà deux „mois que ma femme et moi nous travaillons toute la „journée et une partie de la nuit à dépouiller ces cahiers „et à feuilleter, page par page, tous les livres de sa „bibliothèque. L'année dernière, quand je réussis à sur- „prendre quatre de ces poésies, que j'ai donné ensuite „à l'*Étoile Roumaine*, elle se fâcha sérieusement, en di- „sant qu'elle ne voulait rien publier sous son nom et „qu'un jour elle adopterait le pseudonyme de *Camille* „*Armand*.

„Celui qui le premier, peut-être, avait deviné le génie „de la défunte, est M. Maurice Albert, son professeur au „collège Sévigné et fils du célèbre Paul Albert. Il l'ad-

„mirait tellement qu'il s'est offert de lui donner, à titre  
„gracieux, des leçons de littérature et de grec.

„Ayant tout ce qu'il fallait pour être heureuse — beauté,  
„intelligence et une certaine aisance, — ma fille, très  
„gaie en apparence, depuis l'âge le plus tendre soupirait  
„après la mort. Elle parlait de la mort avec une sorte  
„de volupté. A huit ans, elle avait composé en roumain  
„une poésie à la Mort, que j'ai conservée. Erudite et  
„connaissant à fond la philosophie matérialiste, élève de  
„M. Soury en un mot, elle restait inébranlable dans ces  
„deux croyances: Dieu et l'immortalité de l'âme. C'est  
„à cause de cela qu'elle est morte en souriant, un sourire  
„adorable, vraiment céleste, qui me faisait frémir. Quelle  
„croyance! quelle foi! Ils ont parfaitement raison quant  
„à la matière, disait-elle en parlant des matérialistes,  
„oui, mais seulement quant à la matière. Elle me le  
„disait trois semaines avant sa mort, et, après un mo-  
„ment, elle ajoutait, avec un certain effort: L'unilatéra-  
„lité, c'est le grand défaut des systèmes. Elle connaissait  
„parfaitement la force de son esprit; mais, à cause de  
„sa réserve extrême, elle ne se le disait qu'à elle-même,  
„sur quelque bout de papier qu'elle cachait soigneuse-  
„ment. C'est ainsi que, par exemple, je trouve écrit sur  
„une enveloppe de l'hôtel *Konstanzer Hof* de Constance:



„Camille Armand (son pseudonyme, toujours un moyen de se cacher) écrivait généralement sans nul effort; sa plume trottait, trottait sur le papier. Elle avait l'inspiration ardente et vive. Elle n'écrivait que lorsque l'inspiration lui venait, l'âme pleine de son sujet, *en proie au dieu*, disait-elle; la plume semblait s'imprimer sous sa main en traits de feu sur le papier...

„Ainsi elle faisait des études psychologiques sur elle-même et pour elle-même; et si la mort l'avait épargnée, personne n'aurait jamais connu ces monologues intimes.“

L'illustre savant qui nous fournit ces précieux renseignements ajoute encore un détail qui ne manque pas d'être intéressant :

„Un fait curieux, peut-être seulement curieux, mais qui me paraît à moi, fataliste, une sorte de pressentiment inconscient. Dans ma jeunesse, j'étais extrêmement maigre, chétif, prêt à rendre l'âme, et pourtant je ne pensais jamais à la mort et je ne tenais jamais à consigner pour la postérité la date précise de ce que j'écrivais; d'autre part, je perdais mes manuscrits ou bien je les laissais se perdre. Ma fille, tout au contraire,

„bien que très saine et même robuste jusqu'à l'année  
„passée, non seulement pensait toujours à la mort, mais,  
„depuis l'âge le plus tendre, elle mettait la date, année,  
„mois, et même le jour à tout ce qu'elle écrivait. En  
„même temps elle conservait scrupuleusement tout ce  
„qu'elle écrivait, tout ce qui sortait de sa plume, des  
„choses qu'elle ne comptait jamais publier; de sorte  
„que presque rien n'est perdu, et depuis l'âge de huit  
„ans jusqu'à dix-neuf, on peut suivre pas à pas le déve-  
„loppement de son génie. Elle cachait tout, mais elle  
„conservait tout. Sur un bout de papier, j'ai trouvé écrit  
„ceci: Qui te dévoilera devant leurs yeux?—La Mort. 1886“.

Nous apprenons encore de son père que Mlle Hasdeu  
avait adoré trois hommes: Napoléon Ier, Ferdinand de  
Lesseps et Victor Hugo, qu'elle appelait les trois grands  
poètes du siècle. Et ce n'est pas sans émotion que nous  
surprenons dans une lettre adressée de Paris le 22 mai  
1885 le recit touchant et passionné de la mort de l'au-  
teur de *Notre-Dame* et des *Orientales*:

„Victor Hugo est mort aujourd'hui, à une heure et  
„demie de l'après-midi, à l'âge de quatre-vingt-trois ans  
„trois mois moins quatre jours.

„Et voilà la terrible nouvelle! Voilà ce qui consterne,  
„accable tout Paris, toute la France, ce qui émeut l'Eu-  
„rope et le monde: Victor Hugo est mort!

„Pour moi, je suis abattue, je suis navrée; en lisant  
„sur la première page du journal, encadrée de deuil, en  
„grosses lettres noires et lugubres ces mots: „Victor  
„Hugo est mort... une grande lumière c'est éteinte...“  
„j'ai senti comme un coup de poignard dans le cœur.  
„Encore en t'écrivant, cher père, la plume tremble dans  
„ma main, je me sens oppressée et j'essaye en vain de  
„pleurer. Oh! l'on ne pleure pas dans ces douleurs-là!

„Mardi dernier, vers deux heures de l'après-midi,  
„j'étais tranquillement assise devant mon atlas et j'étu-  
„diais ma géographie. Je lis chaque soir les principales  
„nouvelles du *Temps* à maman; mais, la veille, ayant  
„eu trop de travail à faire, je n'avais pas pu ouvrir le  
„journal. Donc, mardi 19 mai, je fus interrompue de mon  
„étude par la voix de maman qui m'envoyait jusqu'au  
„bas de l'escalier payer sa marchande de légumes qui  
„venait pour son argent, et qui est trop vieille pour  
„pouvoir monter sans se fatiguer énormément. Il faut  
„te dire que cette vieille demoiselle adore la littérature,  
„qu'elle se mêle de politique et lit régulièrement son  
„journal, qu'elle a dans sa boutique du marché Saint-

„Germain le buste de la République et le portrait de  
„Victor Hugo entouré d'immortelles.

„Cette pauvre femme vient à moi en pleurant. Je lui  
„demande ce qu'elle a. „Ah! mademoiselle, me répondit-  
„elle la voix étouffée par les sanglots, on a de mauvaises  
„nouvelles de la santé de M. Victor Hugo!“ — De mau-  
„vaises nouvelles? dis-je, toute surprise. — „Oh! oui,  
„mademoiselle; c'était dans le journal d'hier, il a une  
„congestion pulmonaire.“ Je croyais rêver; Hugo malade!  
„Hugo en danger! Je regardais cela comme une chose  
„impossible. Je m'étais habituée à ne pas le regarder  
„comme les autres hommes. Pour moi, Hugo, c'était un  
„être à part, un dieu sur la terre, et il me semblait  
„qu'il devait être immortel. Je me rassurai en pensant  
„que la bonne marchande exagérait les choses. Cela ne  
„peut pas être bien grave, lui dis-je; M. Hugo est d'une  
„constitution très robuste. — „C'est égal, réprit-elle, il  
„est vieux, et une congestion pulmonaire n'est pas une  
„bagatelle. Ah! cela me fait de la peine, allez!“ Et elle  
„partit en sanglotant. Et de voir cette femme toute  
„cassée, toute en haillons, marchant dans la pluie avec  
„ses souliers troués, et pleurant Victor Hugo malade,  
„cela me donnait envie de pleurer moi aussi.

„La première chose que je fis en rentrant, ce fut de



„chercher le journal de la veille. Sur la première page  
 „je vis, en grosses lettres : „La santé de Victor Hugo“,  
 „et je lus avec anxiété.

„Quelques jours auparavant il avait donné un dîner  
 „en l'honneur de M. de Lesseps et de ses enfants. Il fut  
 „très gai pendant ce dîner. Vers minuit, les invités par-  
 „tis, il dissimula un mal qui lui était venu subitement.  
 „On remarqua sa pâleur : il se coucha, il ne se releva plus.

„Les docteurs Alix, Camille Sée et Vulpian vinrent  
 „le lendemain, ils constatèrent une congestion pulmo-  
 „naire. Victor Hugo avait des étouffements. Il se débat-  
 „tait contre la mort, voulait se lever, mais retombait  
 „sur son lit, malgré sa force extraordinaire. Avant-hier,  
 „il disait à ses amis avec beaucoup de calme : „Je me  
 „porte bien, très bien. C'est la mort ; elle est la bien-  
 „venue.“ Hier et aujourd'hui, il tomba dans des assou-  
 „pissements profonds. Hier soir déjà, il ne prononçait  
 „plus que des monosyllabes ; aujourd'hui il ne parla pas  
 „du tout. Il était depuis quelques heures comme en-  
 „dormi, lorsqu'à une heure et demie cette tête incompa-  
 „rable se souleva violemment, puis retomba sur la poi-  
 „trine. C'était fini . . . . .

„Ah ! quelle gloire ! Moi, je n'ai jamais pu voir rien

„au-dessus de cet homme. Sa vie me frappait presque  
„autant que ses œuvres. Et ses œuvres me transportent,  
„m'enlèvent. Pourquoi était-il si grand homme? Parce  
„qu'il était aussi homme de bien. L'autre jour, — c'était  
„avant-hier, — je me mis à pleurer comme une folle en  
„apprenant l'extrême gravité de sa maladie, et maman,  
„qui est bien triste aussi, me dit qu'il fallait me con-  
„soler, qu'il mourait vieux et plein de gloire. C'est égal,  
„répondis-je, on doit bien une larme à celui qui vous a  
„tant de fois fait pleurer pour les autres! Et maman  
„fut obligée de me laisser sangloter à mon aise.

„Comme j'aurais voulu le voir une seule fois! J'au-  
„rais gardé toute ma vie son image sacrée dans mon  
„cœur. Mais, puisque ce suprême bonheur m'a été refusé,  
„je veux au moins que son souvenir ne me quitte jamais.  
„J'aurais désiré follement lui envoyer une couronne....

„Il est mort, Victor Hugo! Je ne sors pas de là. Je  
„ne peux pas comprendre cette mort; non, vrai, je ne  
„le peux pas.

„Bonsoir, père, je ne suis pas capable d'écrire autre  
„chose en ce moment....“

Et dans le post-scriptum de la même lettre:



„Nous revenons, maman et moi, de la maison de Victor Hugo. Elle est dans l'ancienne avenue d'Eylau, aujourd'hui avenue Victor Hugo, derrière l'Arc de Triomphe de l'Étoile, tout près du Bois de Boulogne. Je t'ai déjà dit que tout le monde pouvait s'inscrire devant l'hôtel sur un registre ouvert. Je me suis approchée, j'ai pris la plume, et j'ai écrit: „Mme et Mlle Hasdeu, de la colonie roumaine, au plus grand des poètes, au plus grand des citoyens.“ Je ne peux pas t'exprimer la sensation que j'ai éprouvée en me sentant tout près de ce mur derrière lequel je le savais étendu, lui, Victor Hugo: mon cœur me brisait la poitrine, ma main tremblait, j'étais devenue rouge, rouge, rouge....“

Julie Hasdeu ne s'enflammait que pour la poésie; ce qui était poétique l'exaltait. Elle ne tenait aucun compte de l'opinion publique dans ses appréciations: le guide de son jugement était constamment le flambeau de l'idéal. Voilà comment et pourquoi, l'année suivante, le 20 juin 1886, elle sentait le besoin d'écrire cette autre page remarquable à l'annonce de la mort tragique du malheureux roi Louis de Bavière:

„Ce pauvre roi de Bavière, le voilà mort. Il avait  
„pourtant quelque chose de bon en lui, ce roi. Il avait  
„de la poésie dans l'âme: c'est pour cela que notre siècle  
„l'a déclaré fou. La poésie! Comme la Vénus de Flau-  
„bert, un doigt sur la bouche, elle a replié ses ailes et  
„s'est précipitée dans le gouffre, avec son dernier repré-  
„sentant, ce revenant des vieilles ballades, qui glissait  
„la nuit, par les clairs de lune, sur les eaux dormantes  
„de ses lacs, aux sons des lointaines mélodies de Wag-  
„ner, ou qui courait à bride abattue, traîné par quatre  
„chevaux, costumé en chevalier du moyen-âge, à travers  
„les antiques forêts de la Bavière. Va, dors en paix,  
„pauvre jeune prince! Peut-être dans ce monde où tu  
„es maintenant, as-tu trouvé l'idéal dont ton cœur fut  
„tourmenté pendant ta vie! Nul ne te plaint, nul ne dé-  
„pose une larme sur ta tombe: on te raille, car on ne  
„te comprend pas. Moi seule je te pleure, car seule je  
„devine ta souffrance cachée et profonde. Tu as été,  
„comme Don Quichotte, comme Alceste, malheureux de  
„la méchanceté des hommes: tu as regretté le bon vieux  
„temps de la chevalerie, où l'on croyait au bien et à  
„l'amour. Mais, plus à plaindre que Don Quichotte, car  
„tu as été plus intelligent que lui, tu as eu la consci-  
„ence de ton impuissance à changer le monde. Alors,

„comme Alceste, tu as renoncé à ce monde : tu as voulu  
„vivre dans le rêve, réaliser ici-bas les fantaisies de ton  
„imagination. N'ayant pas trouvé ton idéal parmi les  
„hommes, tu l'as demandé à la solitude, aux eaux, aux  
„forêts ; tu l'as cherché dans la musique, ce langage du  
„rêve. Mais, hélas ! vains efforts ! Ton bonheur était  
„éphémère comme les nuages où se berçait ton esprit ;  
„il devait s'écouler comme la vague qui supportait ton  
„frêle esquif, s'éteindre comme le chant de tes molles  
„ballades. Vivre seulement de poésie, ô roi ! c'était un  
„vœu chimérique, qui tentait Dieu, qui blessait les hom-  
„mes. Oh ! pour en arriver là, tu as dû bien souffrir !  
„Je comprends la blessure qui a fait couler goutte à  
„goutte tout le sang de ton cœur, qui t'a rendu insen-  
„sible aux autres et à toi-même. Une chose t'a manqué :  
„la foi. C'est pourquoi je te plains, malheureux prince,  
„c'est pourquoi je pleure en pensant à l'isolement de  
„ton âme, au vide affreux de ton pauvre cœur. Tu auras  
„passé dans notre siècle positif et terre-à-terre comme  
„une apparition fantastique, tu laisses après toi l'effet  
„d'un rêve évanoui, d'une vision disparue. Mais que  
„m'importe ce que diront, ce que feront les autres ? Pour  
„moi, tu seras toujours une sympathique et tragique fi-  
„gure. Je respecterai ta folie, car tu étais fou pour avoir

„trop aimé les hommes. Quand les hommes t'oublieront,  
„tu vivras dans ma mémoire, cher poète; et si un jour  
„je puis errer dans les sentiers du parc par où tu as  
„passé, si je puis contempler le lac où glissa ta barque  
„capricieuse, si je puis rêver comme toi sous les chênes  
„qui te voyaient courir pareil à un fantôme sous leurs  
„branches entrelacées, ton image, je l'espère, paraîtra à  
„mes yeux : nous causerons ensemble, nous nous enten-  
„drons, j'en suis sûre. Adieu, dernier représentant de  
„l'antique poésie ! Oui, la poésie s'en va....“

## II

Mais c'est surtout dans les poésies de Julie Hasdeu que l'on retrouve tout entière cette âme délicate et pure, ce feu divin qui est la marque du génie. Le lecteur de ses *Œuvres posthumes* se sentira sous le charme d'un bout à l'autre, et ne pourra qu'admirer. Ici nous ne ferons que glaner quelques fleurs pour faire apprécier le parfum de ce souffle de fée roumaine qui a traversé la vie emportant avec elle vers le ciel toutes ses flammes divines. Ce que nous en dirons suffira cependant pour accroître nos regrets et nous faire soupirer après cet ange qui, ayant à peine effleuré la terre

de ses ailes, est retourné se confondre paisiblement avec les harmonies immortelles, après nous avoir fait mieux comprendre que cette vie terrestre, dénuée de poésie, n'a aucun charme et ne mérite pas toute la peine qu'on se donne pour y rester et pour y faire du bruit.

Quoiqu'elle ait chanté dans une *Sérénade* :

Tout dans la nature,  
La nuit et le jour,  
Gazouille et murmure  
Et chante l'amour,

ce que Julie Hasdeu a vu parmi les hommes l'a dégoûtée de l'amour. La femme elle-même, par sa coquetterie, ne lui inspire que la répulsion :

O cœur de femme ! énigme insondable et profonde !  
Pétri de feu divin mêlé de fange immonde,  
Protée inexplicable et qu'on ne peut saisir,  
Cœur vil, indifférent, ou gouffre de désir !

. . . . .

Oui, la coquetterie est tout ton caractère.  
Elle est innée en toi ; en vous, — matrone austère,  
En vous, — fille du peuple au front plein de rougeur,  
En vous, ô courtisane au regard sans pudeur !  
Vous vivez pour cela, de cela ; pauvres femmes,  
Dans un nœud de ruban vous enfermez vos âmes !

Si cette coquetterie était du moins élégante, spirituelle, et le prélude aimable d'une véritable tendresse,



la jeune fille qui a chanté l'*Eventail* de la dame française du siècle passé, peint par Boucher, se réconcilierait peut-être avec la femme coquette de nos jours; mais le salon moderne n'en présente presque plus de ces marquis et de ces marquises à la tournure gracieuse, au fin sourire, au doux regard, au langage fait d'exquises et spirituelles mièvreries :

La belle minaudait, se mirait dans sa glace,  
Et froissait l'éventail entre ses doigts nerveux;  
Dieu! qu'elle était jolie et qu'elle avait de grâce!  
Et puis tout s'achevait par de tendres aveux.

Puis venaient les serments, les longues causeries,  
Et les baisers furtifs, les joyeux rendez-vous;  
L'éventail voyait tout: amours et bouderies,  
Et souvent il devait cingler des doigts jaloux....

Dirait-on qu'une jeune fille de seize ans a composé ces quatrains, où la vie de la femme galante est si bien rendue? Mais on s'étonnera moins en lisant ces autres vers de la même année, intitulés *Dédain*, où se révèle un caractère indépendant et fier qui nous inspire une sorte de terreur sacrée, et où l'on sent vibrer l'âme puissante d'un génie en éclosion :

Non, je n'ai point aimé; ce n'est pas de mon âge.  
Je me ris de l'Amour et de son frais visage,

Ce visage rosé que l'on donne à l'Amour  
Fut inventé par un poète quelque jour.  
Car tous les amoureux que j'ai vus dans ma vie  
M'ont à jamais d'aimer fait passer mon envie;  
Leur teint est tantôt pâle et tantôt empourpré  
D'une rougeur fébrile, et leur œil égaré  
Tantôt lance en tous sens des éclairs de colère,  
Tantôt fixe, hagard, n'a vraiment rien pour plaire.  
Quand ils savent rougir, dans leur timidité,  
Ils prennent un air gauche, un regard hébété;  
Ils n'ouvrent point la bouche, ayant peur de mal dire,  
— Et cela m'a toujours fait éclater de rire. —  
Allons, je suis trop jeune, et peut-être plus tard  
Verrai-je avec pitié leur farouche regard;  
Je me plairai peut-être à leurs molles ballades,  
Que je trouve aujourd'hui ridicules et fades.  
On me dit que l'Amour punira mon dédain  
Tôt ou tard, et qu'un jour je voudrai, mais en vain,  
Revoir sur un visage aimé cette tristesse,  
Dont l'aspect à présent me repousse et me blesse;  
C'est possible, je veux bien le croire; et pourtant  
Je me ris de l'Amour vainqueur, en attendant.  
Ce jour est bien trop loin pour que je le redoute,  
Si toutefois il doit venir,—ce dont je doute.  
Donc, tandis que je suis dans la fleur de mes ans,  
Que je me plais encor à des jeux innocents,  
O vous, qui de l'Amour me vantez la science,  
Laissez-moi ma candeur et mon insouciance!  
Laissez-moi profiter du fugitif moment,  
Où par l'âge on est femme, et par le cœur, enfant!  
Laissez-moi libre et gaie errer par les prairies,  
Sans que mon front chargé de sombres rêveries  
Soit rougissant, ainsi que celui d'un voleur;  
Laissez-moi dans le bois cueillir le lys en fleur,  
Chaste et pur, virginal et blanc comme mon âme;  
Laissez-moi fuir encor les défauts de la femme,

Etre belle sans art, sans même le savoir,  
De mes charmes naissants ignorer le pouvoir,  
Et vivre dans la joie ineffable et puissante  
D'avoir mon cœur léger et mon âme innocente!

On devine à certains traits que l'enfant s'est déjà envolé, que chez la jeune fille ont déjà frémi les premiers tressaillements de la femme, l'avertissant du rôle qu'elle pourrait, à son tour, être appelée à jouer dans la vie. Mais elle se méfie de ce jeu, elle veut le chasser loin d'elle par ses sarcasmes. Souvent on commence par le dédain et on finit par l'amour; Julie Hasdeu n'aurait peut-être pas manqué de se laisser prendre au piège, malgré ses défiances. Elle dédaigne l'amour mesquin, parce qu'elle caresse dans ses rêves de jeune fille un amour immense, fait de dévouements sublimes. Elle aimerait sans doute plus et mieux que les autres femmes, mais son âme étant héroïque, il lui faudrait des héros: elle n'en voit pas autour d'elle, mais la preuve qu'elle les cherche c'est que, dans ses fantaisies historiques, dans ses grands rêves, dans ses contes bleus, qu'elle aime à la folie, elle s'attache surtout à deux figures, la noble châtelaine aimante et le vaillant chevalier qui sait mourir pour sa dame.

Nous apprenons par le *Souhait d'une vilaine com-*

ment elle aurait conçu l'amour, si elle avait été châtelaine

De quelque noble manoir.

Loin de retenir son guerrier dans l'oisiveté, elle l'aurait poussé à la bataille pour les grandes causes, fière d'appartenir à un preux :

Mon nom serait sa devise,  
Ecrute sur l'étendard  
Qui flotte au gré de la brise  
Sur le sommet du rempart ;

Et, dans l'horrible bataillé,  
Au plus dangereux moment,  
Il serait, sous la mitraille,  
Le seul cri de ralliement...

Elle aurait couronné au retour son héros vainqueur ;  
et s'il devait tomber dans la mêlée, elle aurait imité les  
épouses fidèles de l'Inde, elle se serait laissée mourir,  
pour partager son sort :

Dans l'antique cathédrale  
Tous deux nous reposerions,  
Sculptés sur la même dalle,  
Avec un sphinx à nos fronts...

L'amour bourgeois, l'amour pour rire, l'amour comme tout le monde, fait horreur à cette délicate. Mais elle voudrait en vain nous persuader qu'elle est insensible à l'amour. Il suffit de lire la magnifique légende, vraisemblablement de son invention, intitulée: *Le Chevalier et la Mort*, pour se persuader du contraire. Le comte Eude chemine à la brume; il est un vaillant guerrier; depuis trente ans, il remplit le monde du bruit de ses exploits; mais il n'a jamais aimé, il est insensible à l'amour. Son coursier l'emporte dans la nuit sombre; le comte Eude s'endort sur son cheval; tout à coup l'animal se cabre devant l'apparition d'un spectre, le comte Eude se prépare à combattre, le fantôme lui apprend qu'il va lutter avec la Mort. Le brave accepte le défi, sur quoi la Mort lui déclare qu'il aurait peut-être été épargné s'il avait aimé, et lui fait entrevoir une beauté qui lui aurait été destinée, si avant de mourir il s'était repenti de n'avoir jamais aimé:

Blanche, elle a la candeur des anges radieux,  
Une douceur exquise éclate dans ses yeux,  
Et son corps gracieux et délicat s'élançe  
Svelte et pur, comme un lys que la brise balance.  
Le comte Eude examine avec attention,  
Il contemple ravi la douce vision,  
Il l'admire, il s'émeut, et des larmes amères  
Pour la première fois brillent sur ses paupières.



Vers elle il tend ses bras, et, tombant à genoux,  
Il lui parle, et sa voix prend un ton triste et doux :  
« Tu m'étais destinée, hélas ! beauté céleste,  
Et puisque je te perds, que m'importe le reste ! »  
Mais elle disparaît bientôt à son regard.  
Le comte vers la Mort se tourne alors, hagard :  
« O Mort ! saisis ta proie, allons ! prends ta victime ;  
N'avoir personne aimé, c'est le comble du crime ! »  
Ayant brisé sa lance et son haubert d'airain,  
La Mort au chevalier tendit alors la main.  
Il la suivit au fond des profondeurs funèbres.  
Le cheval hennissant resta dans les ténèbres.

L'année 1887 a dû apporter quelque peine au cœur de la jeune fille ; sa poésie s'en ressent : elle est plus triste, et des accents de désespoir percent dans ses derniers vers. Elle avait rêvé, et ses beaux rêves semblent s'être envolés ; de douloureux pressentiments l'agitent, elle n'écoute plus que les voix tristes de la nature. Le rire des hommes la froisse ; elle se recueille dans sa solitude, avec sa Muse, et elle se sent lasse à mourir :

Lasse et pâle, je sens ma jeunesse volage  
S'éloigner à grands pas et, sans la retenir,  
Je la laisse passer, n'ayant plus le courage  
Ni de la rappeler, ni de m'en souvenir.

Va donc ailleurs chercher une âme encor vibrante,  
O Muse que j'aimais et qui m'aimais jadis !  
Pour ranimer l'éclat de ta flamme mourante  
Comme à moi, chante-lui tes chants du paradis !

Moi, je ne comprends plus leur charme et leur ivresse.  
A quoi bon me les dire? Ils ne m'enchantent plus.  
Je ne sens plus leur molle et suave caresse  
Qui me faisait songer aux Edens disparus.

Porte à d'autres ta lyre et tes fleurs parfumées;  
Tes fleurs n'embaument plus pour moi; ton instrument  
Ne sait plus moduler mes ballades aimées;  
Pour moi tout est muet, vide et sans sentiment!

Ne me réveille plus par ton charme magique,  
Laisse-moi mon sommeil troublé par tes baisers.  
Je veux me replonger dans ma nuit léthargique,  
Je veux laisser dormir mes pauvres sens lassés,

Jusqu'à ce que peut-être, un jour de délivrance,  
Dieu prenant en pitié mon long affaissement  
Et m'appelant, fera renaître l'espérance  
Dans mon âme engourdie et morne de tourment.

Oh! quand sa voix puissante aura parmi l'espace  
Crié mon nom avec un amour paternel,  
Alors je cesserai sans doute d'être lasse  
Et je m'éveillerai pour regarder le ciel!

L'arrivée de l'automne de cette même année 1887  
l'attriste toujours davantage; elle salue la feuille qui  
tombe, elle pressent, dirait-on, qu'elle n'en verra plus  
tomber d'autres; elle l'accompagne de ses soupirs comme  
on accompagne une morte au cercueil. Dominée par une  
idée panthéiste, elle voit déjà la feuille morte servir à

alimenter une vie nouvelle; mais Dieu préside à cette évolution mystérieuse de la nature :

La feuille se transforme aussi, la feuille morte  
Que la branche a lâchée et que la brise emporte;  
Que devient-elle? Dieu le sait, lui qui sait tout,  
Lui qui seul est toujours, qui seul n'a pas de bornes,  
Qui perce tous les cieus, pour nous obscurs et mornes,  
Embrassant l'espace sans bout.

On dirait que le souffle poétique de Victor Hugo a passé ici dans cette jeune fille inspirée; elle sent Dieu planer dans l'infini, et devant cette grandeur, elle comprend tout ce qu'il y a de faible, d'arbitraire, d'insuffisant dans les théories par lesquelles les philosophes matérialistes veulent expliquer le mystère de la vie; c'est alors qu'elle s'écrie, saisie d'admiration pour l'œuvre de Dieu :

Ame, corps, esprit pur, sens, cœur, intelligence,  
Que voulez vous dire? Toute votre science,  
Grands hommes, n'aboutit qu'à nous désespérer;  
Nous n'y comprenons rien, vous non plus, j'imagine;  
L'homme est-il un esprit, n'est-il qu'une machine,  
Qu'importe! puisqu'il sait aimer et sait pleurer!

Voilà ce que je pense à voir tomber la feuille,  
Mon esprit volontiers observe et se recueille.

Dieu pour moi, c'est le bien infini.—Très souvent  
Pendant qu'autour de moi l'on rit et l'on murmure,  
J'entends les mille voix de la grande nature  
Et ce que Dieu me dit dans la plainte du vent.

Au printemps de 1888, presque toutes ses fantaisies prennent des teintes funèbres: après s'être gentiment moquée de l'amour comme d'une chimère aimable, après avoir animé le froid séjour d'un couvent des douces confidences d'un jeune couple amoureux et salué en passant l'amour comme

Le plus gai des dieux  
Dont la jeunesse est éternelle...

elle se familiarise avec l'idée de la mort, qu'elle a appris à ne pas redouter, qu'elle se représente au contraire comme une source de lumière et le commencement d'une vie nouvelle. „La mort doit servir à la vie“, — pourquoi faudrait-il en avoir peur?

Je ne hais point la vie et ne crains pas la mort,  
Car la mort est féconde et source de lumière.  
Ce n'est pas d'un sommeil éternel que s'endort  
Le mourant qui s'affaisse en fermant la paupière...

Regardant avec cette entière sécurité le lendemain de la vie, elle s'enferme dans sa solitude, et ne vise

plus qu'à l'au-delà. Sa dernière poésie nous a été conservée à l'état de brouillon, mais ce brouillon est sublime. Evidemment la jeune fille s'entretient déjà avec Dieu. Les vers portent une épigraphe qui indique bien que cette jeune âme est déjà impatiente de s'envoler :  
*Spiritus astra petit.*

Viens, mon âme, allons bien loin,  
 Allons dans l'invisible espace,  
 Par où nul souffle humain ne passe,  
 Où n'atteint pas humain besoin ;  
 Allons-nous-en, mon âme, loin,  
 Et du monde perdons la trace !

. . . . .  
 . . . . .  
 O délices ! ô volupté !  
 Contempler la vérité pure,  
 Sonder tes secrets, ô nature,  
 Et ton impassible beauté !  
 C'est la suprême volupté,  
 Dont l'ardent désir nous torture...

„La vie, avait-elle écrit un jour, c'est une rivière  
 „qu'on traverse à la nage ; ceux qui arrivent le plus tôt  
 „à l'autre bord, sont les plus heureux.“

Et encore :

„Si l'amitié était désintéressée, saint Augustin ne  
 „pleurerait pas la mort de son ami ; il se réjouirait, au



„contraire, du bonheur de cet ami, qui a quitté une terre  
„misérable pour la félicité du paradis.“

On voit que l'idée de la mort comme une délivrance hante et obsède presque exclusivement sa pensée durant les derniers mois de son existence. Est-ce naturel? Comment expliquer ce charme de la mort pour une jeune fille de dix-huit ans? Cette *pensée* qu'on a cueillie sur l'un de ses papiers nous donnera peut-être la clef du mystère :

„Chaque homme a en lui le don d'aimer; il faut que  
„l'homme aime, c'est pour cela, c'est de cela qu'il vit.  
„Mais ce sont les objets de cet amour qui diffèrent: l'un  
„aime l'or, l'autre la science, un autre l'art, un autre  
„les plaisirs; un autre, et c'est celui-là que je plains le  
„plus, s'aime lui-même. Combien en reste-t-il qui aiment  
„leurs semblables? Et à ceux-là, à ce petit nombre  
„d'élus, que leur restera-t-il à aimer? Des gens qui ne  
„les aimeront pas, ne les comprendront même pas. Il se  
„débattront longtemps dans le vide, cherchant un cœur  
„où épancher le trop-plein du leur, ils n'en trouveront  
„pas; les uns auront le cœur brisé: ils mourront; d'au-  
„tres se replieront: *c'est moi.*“

Ce dernier mot est tragique. Ainsi Julie Hasdeu, cette jeune fille qui dédaignait l'amour, a cherché, elle aussi,

un cœur où épancher le trop-plein du sien ; elle ne l'a point trouvé, elle s'est repliée sur elle-même.

Elle s'est comme ensevelie dans ses livres, et elle a fui le monde avec dégoût. Mais au moment fatal où le livre allait l'écraser, elle a tourné, résignée, son regard vers le ciel ; son âme ailée, délivrée des soucis mortels, s'est élancée à travers les espaces de l'idéal infini, dont son génie poétique avait déjà gagné les cimes lumineuses...

En feuilletant les pages souvent si tristes de cette *Œuvre posthume*, on se sent saisi d'une sorte d'épouvante mêlée d'amers regrets. On voudrait la rappeler à la vie, ne fût-ce qu'un instant, cette douce et aimable enfant, pour lui faire comprendre combien elle était digne de notre admiration et de notre tendresse ; on voudrait élever autour d'elle un hymne de triomphe et toucher son âme par un chant d'amour infini, capable de la retenir sur cette terre qui lui inspirait de la terreur, capable de la rattacher à l'humanité par tout ce qu'elle a de plus pur et de plus noble. On voudrait crier à ses compagnes roumaines : „Allez couronner, en votre sœur, le plus beau des génies qui ait fleuri sur votre sol natal !“ On voudrait inviter les jeunes héros de la Rou-

manie à ployer le genou au passage de cette jeune fille héroïque, émanation mystérieuse des beaux siècles de la chevalerie! Pourquoi faut-il qu'elle soit demeurée seule? Pourquoi ne l'avez-vous pas mieux regardée et écoutée davantage? Des apparitions pareilles sont rares cependant, et il n'est pas de pays, à coup sûr, qui ne fût glorieux d'avoir donné le jour à cette charmante rêveuse, douée de toutes les sensibilités poétiques, spirituelle comme un lutin, bonne comme une fée, sage comme Minerve, noble comme une châtelaine, pure comme un ange et belle comme Psyché!

*Angelo De Gubernatis.*



*JULIE HASDEU SUR LE CATAFALQUE,  
d'après nature par S. Hentzia.*

FANTAISIES ET RÊVES



## FANTAISIES ET RÊVES

---

### I.

#### L'EVENTAIL

**C'**est un mignon jouet du siècle des marquises,  
Son brin d'ivoire est d'or et d'agate incrusté,  
Et sa feuille de gaze aux peintures exquises  
Sur un beau sein d'albâtre a souvent palpité.

Boucher, peintre mignard de ces grâces légères,  
Sur l'azur diaphane a peint l'Amour vainqueur,  
Qui badine et folâtre autour de deux bergères  
Essayant, mais en vain, de leur percer le cœur.



L'enfant a son carquois et ses flèches cruelles.  
Il rit : il sait que nul ne peut le désarmer.  
Il offre ses cheveux aux caresses des belles,  
Enchanté de se voir redouter, mais aimer.

Les bergères ont leur toilette des dimanches :  
Les grands paniers bouffants gentiment retroussés,  
L'étroit fichu jeté sur les épaules blanches  
Et les jupons de moire aux élégants plissés.

Le corset serre encor leur taille svelte et fine,  
Et la rose sourit dans leurs cheveux poudrés.  
La houlette à pompons arme leur main mutine,  
Les souliers de satin chaussent leurs pieds cambrés.

Ah ! s'il pouvait parler, quels adorables contes  
Il nous raconterait, l'éventail indiscret !  
Dans le boudoir rempli de marquis et de comtes  
Il était des amours le confident secret.

Que de fois dans un bal sa maîtresse étourdie  
S'oubliait — par mégarde ou peut-être à dessein —  
Se laissait captiver par quelque mélodie  
D'amour, et l'éventail s'agitait sur son sein.

Qu'il était fier alors, ce bijou de poupée,  
Pareil au papillon brillant sur une fleur,  
Quand la belle, distraite et très-préoccupée,  
Le portait à son front pour cacher sa rougeur!

Derrière l'éventail elle pouvait sourire,  
Et son oeil en coulisse essayait d'entrevoir  
A travers le léger tissu — mais sans rien dire —  
Le galant qui tombait à genoux, plein d'espoir.

Le bruit des violons troublait ce doux silence.  
Sur un air de Rameau que l'orchestre jouait,  
Marquises et marquis saluaient en cadence  
Et la main dans la main dansaient le menuet.

L'éventail oublié restait sur la causeuse.  
La marquise rentrait en carosse au logis.  
Le lendemain matin, la charmante oublieuse  
Le recevait des mains de l'amoureux marquis.

La belle minaudait, se mirait dans sa glace,  
Et froissait l'éventail entre ses doigts nerveux;  
Dieu! qu'elle était jolie et qu'elle avait de grâce!  
Et puis tout s'achevait par de tendres aveux.

Puis venaient les serments, les longues causeries,  
Et les baisers furtifs, les joyeux rendez-vous;  
L'éventail voyait tout: amours et bouderies,  
Et souvent il devait cingler des doigts jaloux.

L'amour était alors passe-temps agréable.  
Il n'avait plus l'ardeur des grandes passions,  
Mais on le vénérât encor; c'était aimable,  
Car maintenant, hélas! tous, nous le dédaignons.

Aujourd'hui tout est mort: et marquis et marquise.  
Les boudoirs sont fermés; les violons rouillés  
Se sont tus, car leurs vieux airs ne sont plus de mise.  
Ils dorment, ces objets jadis si réveillés.

L'éventail, dans son frêle étui de carton rose,  
Lui, qui sur les seins nus des belles résida,  
Dort comme eux, et parfois, dans son sommeil morose,  
Il rêve des aveux auxquels il présida.

*Paris, Juillet 1885.*



## II.

## FEUILLE VERTE DE CHENE

*Doïna Roumaine. (\*)*

**F**euille verte de chêne!  
Mon bel ami s'en est allé.  
J'ai tant ri de sa peine,  
Et voilà qu'il part, désolé.

Il m'aimait d'amour tendre  
Et me le disait bien souvent.  
Mais, sans vouloir entendre  
Ses soupirs qu'emportait le vent,

---

\*) *Doïna*, «doïnä», veut dire en roumain toute chanson populaire courte et généralement mélancolique. Sur l'importance de ce terme, v. l'Appendice à la fin du volume. (B. P. H.)

Je dédaignais sa peine,  
Et, tandis que, les yeux en pleurs,  
Il maudissait sa chaîne,  
Je chantais et cueillais des fleurs.

Et lui m'aimait quand même.  
C'est pour m'oublier qu'il s'en va!  
Et je sens que je l'aime,  
Hélas! alors qu'il n'est plus là.

O pauvre coeur de femme!  
On peut mourir à nos genoux  
Sans qu'on nous touche l'âme:  
Nous aimons qui fuit loin de nous!

Feuille verte de chêne!  
S'il revenait, mon bel ami,  
Je rirais de sa peine.  
Je pleure, car il est parti!


*Paris, 1-er Octobre 1885.*





## III.

## COUSIN ET COUSINE

— ousine, cousine, cousine,  
Laissez votre joli jardin.  
Venez dans la forêt voisine.  
— Allez-y seul, mon beau cousin.

— Méchante, et si j'y vais seul, que diront les roses,  
Que diront les oiseaux, en ne vous voyant pas?  
Et la vieille forêt, et les arbres moroses,  
Dans notre enfance, hélas! témoins de nos ébats?

Cousine, cousine, cousine,  
Laissez votre joli jardin.  
Venez dans la forêt voisine.  
— J'irai seule, mon beau cousin.

— Seule, qu'y ferez-vous? Vous cueillerez des mûres  
Et vous en remplirez votre panier d'osier,  
Ou bien vous casserez quelques noisettes dures...  
Croyez-moi, vous allez seule vous ennuyer.

Cousine, cousine, cousine,

Laissez votre joli jardin.

Venez dans la forêt voisine. —

— Non! à d'autres, mon beau cousin.

— Ainsi, la belle enfant, ma prière était vaine.  
C'est bien! Au monde il est plus d'un minois charmant.  
Tu ne veux pas de moi? Je porte ailleurs ma chaîne.  
Reste dans ton jardin! Adieu, ma belle enfant.

Ah! ma cousine, ah! ma cousine,

Vous resterez seule au jardin!

J'irai dans la forêt voisine...

— J'y vais avec vous, mon cousin.

*Wartenstein, Août 1885.*



## IV.

## AVERTISSEMENT

*Chanson provençale.*

**L**es fruits sont toujours mûrs  
Dans le pays des prunes ;  
Les cieux sont bleus et purs  
Et les femmes sont brunes.

Ecoute ! Dis-moi donc, ma bergère coquette,  
Où tu vas en courant, en chantant ta chanson.  
Pour quel heureux mortel, sur ta charmante tête  
Portes-tu ce grand pot de lait ? Est-ce un garçon  
Chez qui tu vas ? Vraiment, tu sembles bien pressée.  
Arrête, belle enfant ! Ces fleurs dans ton corset,  
C'est pour lui, dis ? Un jour, il t'a même embrassée,  
Je le sais. Le berger l'a vu comme il passait.

Les fruits sont toujours mûrs  
Dans le pays des prunes ;  
Les cieux sont bleus et purs  
Et les femmes sont brunes.

Prends garde, jeune fille ! Il te voit fraîche et belle.  
Il t'aime bien, ce soir, et te baise la main.  
Mais es-tu sûre, hélas ! que son cœur soit fidèle ?  
A Lisette peut-être il le dira demain.  
Prends bien garde ! Et va-t-en porter ton lait aux femmes.  
Laisse les beaux garçons ! Donne aux vieillards tes fleurs.  
Ils n'ont sans doute pas dans le cœur tant de flammes,  
Mais leur amour jamais n'a fait couler des pleurs.

Les fruits sont toujours mûrs  
Dans le pays des prunes ;  
Les cieux sont bleus et purs  
Et les femmes sont brunes.

*Wartenstein, Août 1885.*



## V.

## É T O I L E S

**S**il est au ciel des étoiles  
Qui, comme des diamants,  
Lorsque la nuit est sans voiles  
Se mirent aux flots dormants.

Il en est aussi sur terre,  
Et qui brillent nuit et jour :  
Le jour, pleines de mystère,  
Et la nuit, pleines d'amour !

Et ces étoiles pensives  
Eclairent un ciel bien pur,  
Aux couleurs tout aussi vives  
Que le vaste ciel d'azur!...

*Paris, 20 Juin 1886.*





## VI.

## L A F E M M E

*Ah ! crudele genus, nec fidum femina nomen !*

(Tibulle).



cœur de femme ! énigme insondable et profonde !  
 Pétri de feu divin mêlé de fange immonde,  
 Protée inexplicable et qu'on ne peut saisir,  
 Cœur vile, indifférent, ou gouffre de désir !  
 Femme, sous ta beauté, sous ton charmant sourire  
 Que voiles-tu, dis-moi ? la honte ou le martyre ?  
 Derrière tes yeux clairs au regard enivré,  
 Puis-je lire, et savoir s'ils ont jamais pleuré ?  
 Ah ! tes yeux sont pervers, ton sourire est perfide ;  
 Sous le fard éclatant tu dérobes ta ride,  
 Sous de savants chiffons tu caches sans remords  
 Les défauts — et jusqu'aux agréments de ton corps !  
 Tout, tout est faux chez toi, faux clinquant et dorure :  
 Ta parole, ton air, et jusqu'à ta figure !  
 Ce qui n'est pas mensonge est par toi détesté :

Le mensonge, voilà ta seule vérité!  
Pour toi, tout est dehors, parade, afféterie;  
Ton savoir même, hélas! n'est que coquetterie;  
Si ton esprit s'instruit, c'est pour pouvoir trôner:  
Il pose, il se pavane, il veut nous étonner  
Et plaire!

Ah! c'est surtout là ta vaine folie!  
Plaire, pour ce désir tu donnerais ta vie,  
Tu donnerais tes biens, tes enfants, ton honneur:  
Tout pour ce ridicule, misérable bonheur!  
Oui, la coquetterie est tout ton caractère.  
Elle est innée en toi: en vous — matrone austère,  
En vous — fille du peuple au front plein de rougeur,  
En vous, ô courtisane au regard sans pudeur!  
Vous vivez pour cela, de cela; pauvres femmes,  
Dans un noeud de ruban vous enfermez vos âmes!


. . . . .

1887.



## VII.

## S É R É N A D E

ais-tu, ma charmante,  
Quand le soir paraît  
Ce que le vent chante  
A notre forêt?

Et ce que murmure  
Le ruisseau bavard  
Quand son onde pure  
S'épanche au hasard?

Et ce que gazouille  
De sa douce voix  
Le ramier que mouille  
La rosée au bois ?

Sais-tu, ma mignonne,  
Ce que dit au ciel  
La cloche qui sonne  
D'un ton solennel ?

Et ce que soupire  
La brise au lac bleu ?  
Ce que peuvent dire  
Les anges à Dieu ?

Tout dans la nature,  
La nuit et le jour,  
Gazouille et murmure  
Et chante : l'Amour !


*Paris, Juillet 1885.*



- G 399.123 -

## VIII.

## LE MIROIR

'était un petit miroir fin  
Comme un vrai joyau de parure;  
On l'aurait mis dans un écrin:  
Vous le portiez à la ceinture.

Il pendait à votre côté,  
Vous en souvenez-vous, marquise ?  
Le cadre en était d'or sculpté ;  
C'était un miroir de Venise.

Deux Amours joufflus et bouclés  
Y jouaient avec des mésanges ;  
Étaient-ils, ces enfants ailés,  
Des Cupidons ou bien des anges ?



Je n'en sais rien ; ce que je sais,  
C'est qu'ils avaient d'aimables poses,  
Et qu'ils étaient souvent froissés  
Par vos doigts effilés et roses.

Vos yeux aux prunelles d'azur  
Consultaient la glace polie :  
Elle vous disait, j'en suis sûr,  
Que vous étiez la plus jolie.

Ah ! le petit miroir fripon  
Vous vit mettre plus d'une mouche  
Sur votre visage mignon  
Et jusqu'aux coins de votre bouche !

Ces gentils morceaux de velours  
Rendaient vos yeux bleus plus étranges...  
Était-ce l'avis des Amours  
Qui jouaient avec les mésanges ?

Ils admiraient fort vos appas ;  
Mais ce n'est pas pour eux, marquise,  
Que vous vous miriez, n'est-ce pas,  
Dans votre glace de Venise ?

Certain jour il m'a semblé voir  
Un comte de prestance fière,  
Qui causait, dans votre boudoir,  
Avec une vieille douairière.

Son coeur pourtant était ailleurs,  
Et maudissait la causerie ;  
Ses yeux cherchaient vos yeux railleurs  
Alanguis par la rêverie.

Agités par un tremblement,  
Vos doigts blancs, d'un geste fébrile  
Pressaient alors nerveusement  
Votre petit miroir fragile.

Une vive rougeur monta  
A votre joue aux pâleurs d'ambre ;  
Je vous vis quitter le sofa  
Et puis passer dans votre chambre.


Que faites-vous là seuls tous deux ?  
Le miroir pourrait bien le dire !  
Sans doute, il reçut vos aveux  
Et réfléchit votre sourire...

## IX.

## BERCEUSE ROUMAINE

*Dans l'alcôve sombre  
Près d'un humble autel,  
L'enfant dort à l'ombre  
Du lit maternel.*

(V. Hugo.)

 ani, nani, dors, cher trésor,  
Cher trésor de ta mère,  
Bercé par tes beaux songes d'or  
Dans ta couchè légère.

Sur ton front l'ange radieux  
En souriant se penche,  
Et frôle doucement tes yeux  
Avec son aile blanche.

Nani, nani, va, dors toujours!  
Dors tandis que je veille.  
Je vois ta lèvre, ô mes amours,  
A la fraise pareille,

Qui s'ouvre et se referme encor,  
Qui sourit et respire,  
Comme on voit au grand soleil d'or  
Une rose sourire.

Les épis penchent, alourdis,  
Leurs têtes paresseuses;  
On sent des parfums attiédís  
Flotter dans les yeuses.

La nuit qui descend lentement  
Enveloppe la plaine  
Et répand langoureusement  
Dans les airs son haleine.

C'est l'heure où l'oiseau s'assoupit,  
Fermant son oeil mobile,  
Où le noir corbeau se tapit  
Dans quelque obscur asile.

C'est l'heure où la chauve-souris  
Erre dans la nuit sombre,  
Où l'on entend les vagues cris  
Des chouettes dans l'ombre.

Dors, mon enfant. Du haut du ciel  
La lune te contemple.  
Ton âme est un pieux autel  
Et ton corps est un temple.

Ton sommeil est calme et serein,  
Ta mère te l'envie :  
Dors, sans connaître le chagrin,  
Sans souci de la vie !

Nani, nani, dors, cher trésor,  
Cher trésor de ta mère,  
Bercé par tes beaux songes d'or  
Dans ta couche légère.

*Paris, Mars 1886.*

---



*Note de B. P. H.:* Cette berceuse n'est roumaine que par son harmonieux refrain: *nani-nani*. On peut se faire une idée de la berceuse populaire roumaine d'après les deux chansons d'enfance que voici et qui paraissent avoir inspiré le poète:

## I.

Nani-nani copilaș,  
 Dragul mamei fecioraș!  
 Că mama te-a legăna  
 Și mama te-a căuta  
 Ca pe-o flóre drăgălașă,  
 Ca pe-un îngerel în fașă.

Nani-nani, cu mama,  
 Că mama te-a descânta  
 Să te faci un vitéz mare  
 Ca Domnul Stefan cel Mare,  
 Să fii verde la răsboi,  
 Să scapi țera de nevoi!

Nani-nani, puțul meu  
 Ferici-te-ar Dumnezeu!  
 Să fii ócheș și frumos  
 Ca un sóre luminos,  
 Fetele să te'ndrăgescă!  
 Flori în calea ta să crească!

## I.

Nani, nani, mon petit enfant,  
 Cher mignon fils de ta mère!  
 Ta mère te bercera  
 Et ta mère te soignera,  
 Comme si tu étais une gentille fleurette,  
 Comme si tu étais un petit ange emmaillotté

Nani, nani, avec ta mère!  
 Ta mère te charmera  
 Pour que tu deviennes un paladin  
 Comme le Prince Etienne le Grand,  
 Pour que tu sois vaillant dans la guerre,  
 Pour que tu sauves des maux ta patrie!

Nani, nani, mon poulet,  
 Que Dieu te rende heureux!  
 Que tu sois brun et que tu sois beau  
 Comme le soleil brillant,  
 Afin que les jeunes filles t'aiment,  
 Afin que les fleurs poussent sur ton chemin

## II.

Nani-nani, copiliță,  
 Draga mamei garofiță,  
 Că mama te-a legăna  
 Și pe față te-a spăla  
 Cu apă dela isvóre,  
 Ca să fii ruptă din sóre.

Nani-nani, drăguliță,  
 Cresce-ai ca o garofiță,  
 Să fii naltă trestióră,  
 Albă ca o lăcrimíoră,  
 Blandă ca o turturea  
 Și frumósă ca o stea!

## II.

Nani, nani, ma fillette,  
 Cher petit oeillet de ta mère !  
 Ta mère te bercera  
 Et elle lavera ton visage  
 Avec de l'eau puisée aux sources,  
 Pour que tu sois comme un rayon de soleil.

Nani, nani, ma gentilette,  
 Puisse-tu croître comme un oeillet,  
 Devenir élancée comme un roseau,  
 Blanche comme un muguet,  
 Douce comme une tourterelle  
 Et belle comme une étoile !



## X.

## FEUILLE VERTE DE NOYER

*Doïna Roumaine. (\*)*

**F**euille verte de noyer!  
Avec le parfum des plaines  
La brise vient m'envoyer  
Le souvenir de mes peines.

Ma belle est à son foyer  
Rieuse, et mon cœur se brise.  
Dans les feuilles du noyer  
Ma voix chante avec la brise.

---

\*) Voir la note au No. II.

Feuille verte de noyer !  
Retourne, brise légère,  
De ton souffle printanier  
Va, caresse ma bergère !

Si tu pouvais lui porter  
Ce frais soupir d'amour tendre,  
J'aurais plaisir à chanter,  
En aura-t-elle à l'entendre ?

Feuille verte de noyer !  
Avec le parfum des plaines,  
Brise, porte à son foyer  
Le souvenir de mes peines.

*Paris, Octobre 1885.*



## XI.

## S O U V E N I R

*Maxima de nihilo nascitur historia.*

(Properce).

Les yeux à demi-clos, les bras pendants, assise  
Nonchalamment dans sa bergère, la marquise  
Rêve; son front se penche, alourdi de langueur,  
Et fiévreuses, ses mains effeuillent une fleur.  
Ses cheveux mats de poudre, en boucles enroulés  
Sur sa tête, couverts de coiffes dentelés,  
Font mieux encor briller ses yeux noirs aux longs cils  
Et donnent à ses traits si mignons, si subtils,  
Un éclat pur et doux, ainsi qu'une auréole  
Qui ceindrait le front blanc d'un ange qui s'envole.  
Elle est jeune, elle est belle; elle est dans son boudoir  
Seule; son coeur ressent l'ennui profond et noir  
Des êtres qui n'ont rien encore aimé sur terre.



Elle est lasse, à vingt ans, de vivre solitaire.  
Elle songe : souvent, ce frais boudoir discret  
Entendit des soupirs d'amour et de regret,  
Quand elle repoussa ceux qui l'aimaient dans l'âme.  
Son coeur froid se raillait de l'amoureuse flamme,  
Sa lèvre se plissait d'un sourire moqueur :  
Elle voulait braver l'amour, le dieu vainqueur !  
Maintenant, à son tour, triste, son coeur soupire.  
Elle veut être aimée et se l'entendre dire.  
Alors, un souvenir vient, à son front songeur  
Faire soudain monter une ardente rougeur.  
Et voici le roman que sa mémoire évoque :

Elle avait dix-sept ans à cette heureuse époque.  
Un jour — c'était au mois de Mai, le mois béni —  
Le ramier s'ébattait dans le fond de son nid.  
C'était dans une allée ombrageuse de frênes ;  
Les lilas embaumaient l'air frais de leurs haleines,  
Et la bleue anémone, et le lys, roi des fleurs,  
Confondaient leurs parfums, nuançaient leurs couleurs ;  
Et tout était très calme et très-doux : la verdure  
Des arbres frémissait, et la grande Nature  
Semblait vouloir fêter quelque bonheur humain.  
Elle marchait, la brune enfant, dans ce chemin,

Avec les fleurs des bois se faisant des parures,  
Sourde aux cris des oiseaux, à leurs joyeux murmures,  
Insouciant et gaie, et de ses yeux ravis  
Suivant les papillons irisés et hardis  
Qui, parfois, se trompaient à son rose visage  
Et dans leur vol venaient la baiser au passage.  
— Mais un beau cavalier la rencontra ; soudain,  
Il lui fit un salut ; elle, d'un air badin,  
Le toisa d'un regard rempli d'indifférence  
Et lui fit une courte et preste révérence.  
Alors il lui conta son mal à tous caché ;  
Il lui dit qu'elle était belle comme Psyché  
Et comme cette fleur piquée à son corsage.  
Mais elle répondit : „Nenni, je suis trop sage ;  
Passez votre chemin, car — je ne vous crois pas !“  
Ouvrant son tablier et riant aux éclats,  
La folle enfant alors secoua sur la tête  
Du beau jeune amoureux, confus de la défaite,  
Sa cueillette de fleurs et de fruits odorants.  
— Hélas ! que ne fait-on quand on a dix-sept ans ! —  
Fraises, cassis, muguet, cerises et pervenches  
Roulèrent sur son cou, sur ses dentelles blanches,  
Tachèrent ses habits de soie et de velours,  
Et, pour rendre sa peine et son dépit plus lourds,

La méchante riait de son rire sonore.  
Le tablier vidé: „Vous en voulez encore,  
Mon joli cavalier? Je vais vous en chercher!  
Voilà comme vos chants d'amour m'ont su toucher!“  
Elle dit, et d'un bond part, la charmante folle,  
Laisant là son amant qui pleure et se désole!

Depuis ce temps lointain, la marquise jamais  
Ne revit ce jeune homme et ne s'en souvînt; mais  
Ce soir, elle revoit, comme en un vague songe,  
Tandis qu'assise au fond de sa chaise elle songe,  
L'image de ce beau cavalier à genoux;  
Même, elle croit entendre encor le son si doux  
De sa voix qui roulait des larmes de tendresse.  
La marquise se sent envahir de tristesse.

„Ah! s'il était ici, s'il me les répétait,  
„Ces aveux pénétrants, si son coeur palpitait  
„Comme alors, s'il pouvait encor me trouver belle!  
„Jadis, j'étais trop jeune, et je fus bien cruelle...  
„Il m'oublie à présent, il a raison. Qui sait?  
„Une autre a son amour, peut-être... Ah! s'il pensait  
„Encore à moi, pourtant, je serais bien heureuse!  
„Folle enfant que j'étais. mutine et vaporeuse.  
„N'aurais-je pas mieux fait, ô charmant cavalier,

„Hélas! puisque je t'ai perdu, de t'oublier!“  
Les larmes qui roulaient en perles sur sa joue  
La rendaient plus jolie, et la boudeuse moue  
Qui contractait sa bouche était piquante à voir.  
La marquise en jetant les yeux sur son miroir  
Eut un joyeux sourire, et, détournant sa tête,  
Avec un léger cri se leva, stupéfaite :

Car, près de son fauteuil, l'air soumis, tendre et doux,  
Le jeune cavalier se tenait à genoux!

*Paris, Septembre 1885.*



## XII.

## P A P I L L O N

*Le plus beau papillon n'est qu'une chenille  
habillée.*

(Proverbe Limousin).

Dans l'éther bleuâtre  
Il vole folâtre,  
Ce papillon d'or,  
Papillon céleste  
Qui jamais ne reste  
Dans son fol essor!  
Ses ailes vermeilles,  
Aux rayons pareilles,  
Vives, fendent l'air:  
Forme radieuse  
Qui passe, joyeuse,  
Comme un brin d'éclair!



Brillante chimère,  
Pauvre être éphémère,  
Ta vie est un jour.  
Naître avec l'Aurore  
Et la voir éclore  
Sans voir son retour ;  
Boire la lumière  
Dans l'aube première,  
Et parmi le thym  
Boire la rosée  
Dans la fleur baisée,  
Tel est ton destin !

\*

Notre esprit volage  
Dans l'éther s'engage  
Cherchant la clarté ;  
Mais vite il retombe :  
Dans la lourde tombe  
Meurt sa vanité.  
Plus il brille au monde  
Et plus est profonde  
Sa prochaine nuit :  
Là son éclat passe,

Sa grandeur s'efface,  
Nul éclair n'y luit.

\*

Vivons donc sans gloire.  
Contons une histoire  
Simple au temps qui fuit:  
Un amour paisible  
Dans un coeur sensible,  
Un bonheur sans bruit,  
C'est là qu'est la joie  
Que Dieu nous envoie,  
C'est le bien réel.  
Aimons donc quand même,  
Car c'est quand on aime  
Qu'on gagne le ciel!

*Paris, Février 1885.*



## XIII.

## CAUSERIE D'AVRIL

*Avril, l'honneur et des bois  
Et des mois*

(Remi Belleau).

**L**es gais oiseaux roucoulent dans les branches,  
Leurs becs mignons s'entrebaisent joyeux ;  
Les papillons effleurent les pervenches ;  
Avril en fleurs vient sourire à nos yeux.

Avril ! le mois qui reverdit les tombes,  
Qui met sur l'arbre un manteau de printemps,  
Qui dans leurs nids fait jaser les colombes,  
Qui de bleuets fait s'émailler nos champs.

O cher Avril, arrive, arrive vite!  
Tout reprend vie, et tout chante l'amour.  
Le sombre hiver, neige et frimas, nous quitte :  
Avril revient, Avril est de retour !

Oui, tout le fête enfin dans la nature,  
Et les oiseaux, s'étant unis en choeur,  
L'ont salué sous l'épaisse verdure :  
Avril paraît comme un César vainqueur !

La primevère et la pâle violette  
Ont chuchoté d'un petit air mutin  
A leur réveil, en secouant leur tête  
Baignée encor des larmes du matin :

„Avril, mes soeurs! Voici sa pure haleine.  
„Le zéphir nous fait la cour : cachons-nous.  
„Les papillons d'or volent dans la plaine.  
„Sentons bien bon, parce qu'Avril est doux!“

Le lys hautain dresse sa tige fière,  
Regarde au ciel où brille un gai soleil  
Et semble, roi de la nature entière,  
Dire au soleil : „toi seul es mon pareil!“

Mais au milieu du jardin, une rose  
Qu'un papillon amoureux vient baiser,  
Dans sa candeur de fleur à peine éclosé  
Avec ses soeurs s'était mise à causer :

---

„Tu veux celer ta tête dans les mousses,  
„Modeste fleur qui seule sais rougir,  
„Mais tu répands tes senteurs les plus douces ;  
„N'est-ce donc pas te faire découvrir ?“

---

„Toi, noble lys, tu te crois notre reine ;  
„Ton parfum tue, et l'abeille te fuit ;  
„Tu te dis chaste, ô trop prude sirène...  
„Au papillon qu'as-tu dit l'autre nuit ?“

---

„Moi, je me ris de tes aigres paroles.  
„Avril revient, avec lui vient l'amour.  
„A quoi bon vous dérober, jeunes folles ?  
„L'amour saura vous prendre à votre tour !“

---



Le merle entend et rit dans le feuillage.  
Puis, s'égayant à ce joyeux babil,  
Oiseaux et fleurs, dans tout le frais bocage,  
Chantent en choeur: Salut au bel Avril!

*Paris, Avril 1885.*



## XIV.

## AU LAC DE GENEVE

*O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!  
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir...*

(Lamartine.)

**L**e lac s'étend au loin en nappes argentées  
Ayant d'un bel opale et les changeants reflets  
Et les molles couleurs; et les senteurs portées  
Sur le flot par la brise embaument les chalets.

Le soleil brille encor dans sa splendeur, et dore  
A l'horizon les eaux dormantes du lac bleu;  
Mais bientôt le couchant s'enflamme, et se colore  
De violet moiré d'une teinte de feu.

Enveloppés dans des vapeurs sombres et blanches  
Les rochers sont pareils aux fantômes des nuits.  
Le silence est partout : seules les avalanches  
Font entendre, en tombant, quelques sinistres bruits.

Oh ! c'est alors qu'il faut voir tes vagues superbes  
Scintiller, s'allumer, s'empourprer tour à tour,  
Comme un brasier ardent d'où sortiraient des gerbes  
Etincelant encor aux feux mourants du jour.

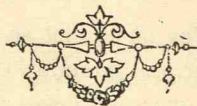
O bleu Léman, lac où le ciel se mire,  
— Un ciel d'azur, gai comme l'Orient —  
D'une grandeur que sans cesse on admire,  
Morose, terrible, et cependant riant !

La mer n'a pas de vagues aussi belles,  
Ni sur ses bords tes monts audacieux  
Dont les rochers, comme des sentinelles,  
Elèvent, fiers, leurs crêtes vers les cieux.

Ah ! que ne puis-je, ô lac, sur cette rive  
Où l'on entend comme un tendre soupir,  
Comme un regret de ta vague plaintive,  
Vivre toujours, vivre heureuse et mourir !

Mais non. Je dois te quitter, lac que j'aime,  
Je dois te dire adieu, peut-être pour toujours.  
Or je te donne une part de moi-même,  
Puisque tu prends mes premières amours.


*Montreux, Août 1884.*



## XV.

## AUBADE DE LA SAINT-VALENTIN

## VALENTIN

 'est du bon Saint-Valentin  
Aujourd'hui la fête aimée.  
Le premier, j'arrive enfin  
Sous ta fenêtre fermée.

Les oiseaux sont réveillés;  
Réveillez-vous donc, ma Dame.  
Les cieux sont ensoleillés,  
L'orient est tout en flamme.

Et le papillon mutin  
Qui vole d'un air timide,  
Boit les gouttes du matin  
Dans la rose encor humide.

## VALENTINE

Bonjour, mon beau Valentin.  
La cloche sonne matine.  
Vous réveillez bien matin  
Votre alerte Valentine.

Mais, à la brise, aux lueurs  
De l'aube qui vient de naître,  
Vous jetant toutes ses fleurs  
Elle ouvrira sa fenêtre

Si, tenant en paladin  
Votre parole donnée,  
Vous êtes un Valentin  
Fidèle toute l'année.

## VALENTIN

Ma Dame, je vous jure et n'ai qu'une parole,  
Fidèle Valentin je suis sous votre loi.  
Pour qu'au souffle du vent mon serment ne s'envole,  
Mon honneur, mon amour sont gages de ma foi.



## VALENTINE

Souvent, sans y penser, on donne sa parole,  
On s'engage, et l'on jure et ses dieux et sa foi ;  
Mais au souffle du vent la promesse s'envole :  
Ah ! vous me trahirez!... Et pourtant je vous croi !

*Wartenstein, Août 1885.*



## XVI.

## FEUILLE VERTE D'ÉGLANTIER

*Doïna Roumaine. (\*)*

**F**euille verte d'églantier!  
J'ai vu partir mon amie;  
Elle a pris le vert sentier;  
En chantant elle est partie!

Tandis que, moins oublieux,  
En allant à la chapelle,  
Je me dirai: qu'en ces lieux  
A genoux, elle était belle!

---

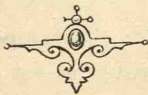
(\*) Voir la note au No. II.

Et me promenant au bois,  
Au bois sombre, sur la mousse,  
Je me dirai que sa voix  
Était ici tendre et douce!

Et j'envierai son bonheur :  
Elle ne sent point de peine,  
Rien ne peut toucher son cœur,  
Son cœur sans amour ni haine.

Feuille verte d'églantier !  
J'ai vu partir mon amie ;  
Elle a pris le vert sentier ;  
En chantant elle est partie !

*Wartenstein, Août 1885.*



## XVII.

## VIEILLE CHANSON SUR UN NOUVEL AIR

*Souvent femme varie.*

(François I.)

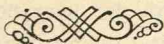
**E**lle n'est ni brune ni blonde ;  
Son regard est pur comme l'onde,  
Comme l'onde inconstant et bleu.  
Son sourire est la candeur même.  
On veut savoir pourquoi je l'aime :  
Le sais-je moi-même, parbleu !

Je la connais : elle est perfide.  
Souvent sa paupière est humide,  
Mais son coeur reste sec toujours.  
Elle jure d'être fidèle ;  
Mais elle est comme l'hirondelle,  
Prompte et volage en ses amours.

Souvent, dans sa main qui caresse  
Elle prend mes mains et les presse,  
Et, tout heureux d'être trompé  
— Comprenant au fond son mensonge —  
Dans mon ivresse je me plonge,  
Et mon oeil de pleurs est trempé.

Oui, je sais que la femme est feuille  
Que la brise en passant recueille  
Et qui s'envole au gré du vent ;  
C'est vrai, j'en conviens, mais que faire ?  
A moins qu'elle cesse de plaire,  
Je l'aimerai tout comme avant.

*Paris, Juillet 1885.*



## XVIII.

## AUBADE d'AVRIL

*Et toute chose rire en la saison nouvelle.*

(Ronsard).

Puisqu' Avril met dans les branches  
Les passeraux palpitants ;  
Puisque parmi les pervenches  
Court l'haleine du printemps ;

Puisque tout s'en va renaître,  
Herbe, chants, oiseaux et fleurs,  
Mignonne, ouvre ta fenêtre :  
L'aube apparaît tout en pleurs.



Vois, l'Aurore rayonnante,  
Dans cette douce saison,  
Dépose ainsi qu'une amante  
Ses larmes sur le gazon.

Et pour que l'on ne désire  
Rien dans ce charmant décor,  
Le lac où le ciel se mire  
Paraît une nappe d'or.

*Zurich, Juillet 1885.*




## XIX.

## M A G D E L E I N E

*Que la terre leur soit légère ! — ils ont aimé.*

(A. de Musset.)

uand la fameuse pécheresse  
Magdeleine vint voir Jésus,  
Avec les cheveux de sa tresse  
Essuyant les divins pieds nus

Qu'elle avait arrosés, craintive,  
De ses parfums et de ses pleurs,  
Jésus à cette voix plaintive  
Devina toutes ses douleurs.

Il releva la pauvre femme  
Devant ses amis étonnés,  
Et dit : „ta foi sauve ton âme,  
Tes péchés te sont pardonnés.

Ils sont nombreux et grands, n'importe !  
Ils s'effacent tous en ce jour,  
Car tu vins frapper à ma porte,  
Car ton coeur s'est rempli d'amour.

Il suffit, pour que je pardonne  
Ce que les hommes ont blâmé  
— Ainsi mon père me l'ordonne —  
Que l'on ait une fois aimé.“

*Paris, 25 Décembre 1885.*



## XX.

## L E S P E R L E S

*Ballade de l'exilée.*

**I**nfilez-vous, perles blanches,  
Comme s'enfilent mes jours!  
L'oiseau chante dans les branches,  
Il raconte ses amours.

Il nous dit: „c'est bon de vivre!  
Je suis libre, et l'air est pur.“  
Oiseau, je voudrais te suivre  
Et m'envoler dans l'azur!

Je voudrais revoir encore  
Mon vieux Danube au flot bleu  
Et ma montagne que dore  
Un rayon qui vient de Dieu.

Enfilez-vous, perles blanches,  
Comme s'enfilent mes jours!  
L'oiseau chante dans les branches,  
Il raconte ses amours.

Je voudrais, sous la ramée,  
Parmi l'herbe et le roseau,  
Dans ma forêt parfumée  
Revoir couler mon ruisseau.

Les filles de mon village  
Y puisaient chaque matin;  
Le merle, dans le feuillage,  
Riait à leur chant mutin.

Enfilez-vous, perles blanches,  
Comme s'enfilent mes jours!  
L'oiseau chante dans les branches,  
Il raconte ses amours.

Et puis — mais quelle chimère!  
Parfois, je voudrais revoir  
Près de son rouet, ma mère  
Filer en chantant le soir.

Pour moi vous avez des charmes,  
Souvenirs mouillés de pleurs !  
Perles, pareilles aux larmes,  
Aux marguerites en fleurs,

Enfilez-vous, perles blanches,  
Comme s'enfilent mes jours,  
Tandis que, parmi les branches,  
L'oiseau chante ses amours.

*Paris, 1-er Octobre 1885.*

---

*Note de B. P. H.* Le même refrain „Enfilez-vous, perles“ figure dans les deux autres poésies qui suivent.





## XXI.

## PRISONNIÈRE ROUMAINE

*Crura sonant ferro, sed canit inter opus.*

(Tibulle.)

**E**nfilez-vous, perles blanches,  
Comme s'enflent mes jours.  
L'oiseau, libre dans les branches,  
Vole et chante ses amours.

Elle jette aux échos son refrain douloureux ;  
Les échos sont muets en ces lieux ténébreux :  
    Dans la vaste tour solitaire  
La pauvre fille assise et des pleurs dans la voix  
Chante son beau pays, et ses soeurs, et ses bois,  
    Tout ce qu'elle aimait sur la terre.

Elle vivait joyeuse, au sein de ses parents ;  
Elle emplissait sa cruche aux rapides torrents  
    Qui descendent de ses montagnes ;  
Elle allait, son panier au bras, dans la forêt,  
Et cueillait, en chantant comme un chardonneret,  
    Des mûres avec ses compagnes.

Aux jours de fête encor, on la voyait souvent,  
Des sequins sur la tête et les cheveux au vent,  
    Et des roses à la ceinture,  
Avec son beau costume aux voyantes couleurs,  
Brodé d'argent et d'or, couvert de mille fleurs,  
    Des fleurs, sa plus chère parure.

Elle allait aux rondes, et dansait jusqu'au soir,  
Et dansait que c'était un plaisir de la voir ;  
    Puis s'en retournait au village ;  
Quelque gars voulait-il lui tenir des propos  
D'amour et de plaisir, elle avait de ces mots  
    Qui lui coupaient voix et courage.

Un beau jour, elle allait sur les bords du ruisseau,  
Faire paître sa vache en tournant son fuseau.

Elle aspirait les fleurs, ravie ;  
Des soldats du sultan l'enlevèrent soudain ;  
Dès lors elle entonna son douloureux refrain,  
Hélas ! sans écho, comme sa vie :

Enfilez-vous, perles blanches,  
Comme s'enfilent mes jours.  
L'oiseau, libre dans les branches,  
Vole et chante ses amours !

---

*Note de B. P. H.* Le refrain „înșiră-te, mărgărite“, c. à. d. „enfilez-vous, perles“, occupe dans certains contes populaires roumains une place stéréotype très-intéressante. Quelqu'un veut-il raconter d'une manière voilée l'odyssée de ses infortunes, il met en tête de chaque période un „enfilez-vous perles“, ce qui allonge le récit et lui donne en même temps une allure légendaire.



## XXII.

## C O L L I E R

**E**nfilez vous encor, ô mes perles chéries,  
Enfilez-vous toujours!

Mon esprit qui se berce aux molles rêveries  
Suit vos brillants contours.

Quand j'ai fait mon collier, bientôt ma main l'égrène,  
Les perles en roulant ressemblent à des pleurs;  
Ainsi roulent mes jours, que la main de Dieu mène:  
Tantôt clairs et joyeux, tantôt mats de douleurs.



## XXIII.

## CHANSON HONGROISE

Je suis un fier enfant de la Hongrie.  
Mon cœur hautain n'adore qu'une fois :  
Mais, pardieu ! quand l'amour m'a sous ses lois  
C'est pour jamais, c'est pour toute la vie.

En retroussant ma coquette moustache,  
Sur mon cheval je cours comme le vent ;  
Je fais sonner des éperons d'argent  
Et fais claquer et tourner ma cravache.

La pipe aux dents, le chapeau sur l'oreille,  
Et mon long sabre à mes côtés, je vais,  
Craignant Dieu seul, détestant les mauvais,  
Aimant ma belle et le jus de la treille.

La brune enfant que j'aime est point contesse ;  
Elle n'a pas des habits brodés d'or,  
Des bas de soie et des bottes encor ;  
Ses pieds sont nus, ses cheveux sont en tresse.

Mais son œil noir est noir comme la mûre,  
Sa joue hâlée est une fleur d'été ;  
Son âme est fière ainsi que sa beauté,  
Et l'on peut croire à l'amour qu'elle jure.

Ferme, jamais sa blanche main ne tremble  
Dans la mienne, et, confiants et joyeux,  
Quand la Mort roide aura fermé nos yeux  
Nos cœurs unis s'endormiront ensemble.

*Wartenstein, Aout 1885.*





## XXIV.

## O R T O S O I E

**L**es fleurs sont belles la nuit,  
Quand la douce lune  
Dans un ciel sans nuages luit,  
Quand l'amant qui craint le bruit  
Va chercher fortune.

Mais, quand le ciel au matin  
S'empourpre et se dore,  
Elles sont, au bois voisin,  
Parmi la mousse et le thym,  
Plus belles encore.

Comme les fleurs du printemps,  
Vous êtes, ma Dame,  
Belle toujours, en tout temps,  
Mais surtout, quand a vingt ans  
L'amour vous enflamme.

Le soleil donne à ses fleurs  
Leur beauté vermeille  
En irisant leurs couleurs ;  
L'amour irise les coeurs :  
Leur force est pareille !

*Paris, 5 Juin 1886.*



## XXV.

## LA CHIMÈRE

§ Il est vrai que les amoureux  
Sont partout et toujours heureux,  
En Germinal comme en Brumaire,  
C'est qu'il n'est pas d'effroi pour eux,  
Car ils ont foi dans la Chimère.

S'ils aiment les sentiers ombreux,  
Et la paix des soirs vaporeux,  
Et la Nature, auguste mère,  
S'ils sont rêveurs et langoureux,  
C'est qu'ils adorent la Chimère.

On se rit de leurs songe-creux ;  
Mais ici-bas les amoureux  
De nos jours, comme au temps d'Homère,  
Sont peut-être les seuls heureux :  
Car c'est le bonheur — la Chimère.

*Paris, 1887, Novembre.*

*Note de l'auteur :* J'ai fait cette poésie un soir, en rentrant d'une soirée passée chez des amis. J'y ai vu une de mes amies, belle et charmante, qui venait de se fiancer à un homme de trente ans, beau, intelligent, en tous points digne d'elle. Ils étaient là tous les deux, et je les trouvai vraiment gentils. Ils avaient l'air si heureux ! Moi, qui me moque sincèrement de l'amour, ne l'ayant pas encore éprouvé, je me disais, en les regardant : „Décidément, ils sont heureux ! Ils sont fous, mais ils sont heureux !“ Et, en rentrant, presque machinalement, j'ai composé ces vers.




## XXVI.

## SOUS LES ARCEAUX

*On rêve à l'amour comme on rêve  
A la mort.*

(Sully Prudhomme.)

ous les arceaux du cloître saint  
Dont le lierre étroitement ceint  
Les lourds piliers et les portiques,  
Où l'herbe croît sur le pavé  
Des dalles où l'on voit gravé  
Plus d'un nom en lettres gothiques,

Marchaient un jour deux amoureux,  
A voix basse parlant entre eux  
Et tenant leurs mains enlacées.  
La nef recourbait sur leurs fronts  
Sa voûte sombre, et les barons  
Dormaient sous les tombes pressées.

Les deux amoureux lentement  
S'avançaient dans le noir couvent,  
Et l'écho répétait, sonore,  
Le bruit de leurs pas et leur voix  
Pareille au gazouillis des bois  
Quand au ciel apparaîtrait l'aurore.

Abrités par les murs bénis  
Où les moineaux avaient leurs nids,  
Où se cachait mainte hirondelle,  
Ces jeunes et joyeux amants  
Se juraient par mille serments  
Un amour loyal et fidèle.

C'était par un beau jour de mai.  
L'air était tiède et parfumé  
D'odeur d'aubépine et de rose;  
Et le soleil de rayons d'or  
Baignait le mystique décor  
Comme dans une apothéose.

Et les vieux tombeaux indulgents  
Semblaient fêter les jeunes gens,  
Tandis que tout le monastère



S'animait soudain sous leurs pas,  
Accompagnant leur voix tout bas,  
A la sourdine, avec mystère.

Comme si le divin amour  
En traversant ce froid séjour  
L'eût réchauffé de son coup d'aile,  
Pour que le passé, triste et vieux,  
Saluât le plus gai des dieux  
Dont la jeunesse est éternelle!

*Paris, 1888, après Avril.*



## XXVII.

## L I S E T T E

Lisette allait à la fontaine,  
Le soleil brillait dans le ciel  
Et l'abeille cueillait son miel ;  
L'herbe était verte dans la plaine ;  
Avec son beau fichu de laine  
Lisette allait à la fontaine.

\*

Avec son beau fichu de laine,  
Et la cruche d'eau dans sa main ;  
Les gars la regardaient en vain :  
Elle passait comme une reine,  
Et riait tout bas de leur peine,  
Avec son beau fichu de laine.

\*

Elle riait fort de leur peine ;  
Mais l'un des gars fut plus hardi :  
Je ne sais pas ce qu'il lui dit ;  
En revenant de la fontaine,  
Lisette avait sa cruche pleine  
Et riait tout bas de leur peine.

\*

Lisette avait sa cruche pleine :  
Le beau gars tenant ses propos,  
Se sentit trempé jusqu'aux os...  
Depuis, son pauvre coeur en peine  
Ne peut plus voir une fontaine  
Sans songer à la cruche pleine !

*Août 1885.*



## XXVIII.

## L A M O R T

*E lou grand mot que l'ome oubliado,  
Veieici : La mort es la vido!*

(Mistral, *Mireio*).

**J**e ne hais point la vie et ne crains pas la mort,  
Car la mort est féconde et source de lumière.  
Ce n'est pas d'un sommeil éternel que s'endort  
Le mourant qui s'affaisse en fermant la paupière.

Mais l'âme prend sa course, et dans un autre monde  
Va dans de nouveaux corps tour à tour aborder,  
Comme une coupe fée où l'on boit à la ronde,  
Dont chacun a sa part, sans jamais la vider.

Le corps même, qui reste ici-bas solitaire,  
Quand l'âme l'a quitté pour s'envoler ailleurs,  
Sert encore au travail incessant de la terre,  
Et ce sont nos cercueils qui la parent de fleurs.

Tel, l'antique manoir, jadis séjour splendide,  
Plein de fêtes, de bruit, de joie et de festins,  
Se trouve tout-à-coup délaissé, morne et vide,  
Car le maître est parti pour des pays lointains.

La vieille tour s'écroule, et l'escalier de pierre  
S'enfonce dans le sol, car nul n'en a souci,  
Et le noble écusson à la devise altière  
S'étale, tout rouillé, sur le fronton noirci.

L'oeil s'arrête attristé sur ces ruines sombres.  
Mais de tous ces débris la nature se sert :  
La mousse avec ardeur jaillit de ces décombres,  
Et tapisse les murs croulants de velours vert.

Et le lierre rampant d'abord le long des dalles,  
Bientôt grimpe et s'accroche aux lambris effacés ;  
Et les herbes sans nom envahissent les salles,  
Nouveaux seigneurs venant supplanter les passés.

Et puis des nids, au fond de la tour crénelée,  
Sous les plafonds percés, aux portes, aux arceaux ;  
Ils se sont adjugé la demeure isolée,  
Et la ruine morte abrite les oiseaux !

Mais elle disparaît bientôt sous la verdure,  
La végétation la couvre sans effort ;  
Ainsi, par le décret de la sage nature,  
La sève de la vie a jailli de la mort.

Ainsi le corps mortel que la fange recouvre,  
N'a pas encor fini sa tâche d'ici-bas :  
La terre s'en nourrit, puis, fertile, s'entr'ouvre  
Pour qu'un nouvel enfant s'échappe de ses bras...

Je ne hais point la vie et ne crains pas la mort,  
Car la mort est féconde et source de lumière.  
Ce n'est pas d'un sommeil éternel que s'endort  
Le mourant qui s'affaisse en fermant la paupière.

*Paris, Mars 1888.*





## XXIX.

## DANSE ORIENTALE

Fragment.

. . . . O légères beautés !  
*Dancez, multipliez vos pas précipités,  
Et dans les blanches mains les mains entrelacées,  
Et les regards de feu, les guirlandes froissées,  
Et le rire éclatant, cri des joyeux loisirs,  
Et que la salle au loin tremble de vos plaisirs.*

(A. de Vigny.)

**F**rappez du pied le sol, femmes brunes et blondes,  
Qu'il s'ébranle en ce jour sous vos pas cadencés !  
Que vos bras enlacés  
Forment de gracieuses rondes,  
Courez, houris, dansez  
Que vous soyez brunes ou blondes !

\* \* \*

Venez parfumer l'air de vos cheveux ambrés!  
En soulevant les plis légers de vos longs voiles,  
Montrez vos pieds cambrés!  
Comme au ciel dansent les étoiles  
Dansez, houris, courez,  
En agitant vos légers voiles!

\* \* \*

Brunes filles d'Alep, à chevelure noire,  
Pour chanter, entr'ouvrez vos lèvres de corail;  
Egayez le sérail!  
Faites-nous voir vos dents d'ivoire  
En riant sous l'éventail,  
Filles à chevelure noire!

\* \* \*

Grecques blanches, filles d'Athènes,  
Qui chantez comme des sirènes;  
Andalouses aux teints bronzés,  
Qui tenez les coeurs embrasés;  
Et vous, Péris du Bosphore,  
Tournez, retournez encore,

Poussez vos cris!  
Faites retentir les dalles  
Aux sons joyeux des timbales,  
Dansez, houris!


.....



## XXX.

## A UNE AMIE

*sur la naissance de son petit frère.*

uel est ton bonheur, ô Marie !  
Dieu écoute ton humble appel ;  
Tu voulus un frère, chérie,  
Et Dieu te l'envoya du ciel.

Le voici dormant dans ses langes ;  
Tu ne désirais qu'un bébé :  
Dieu t'octroya un de ses anges,  
Petit chérubin dérobé.

Vois, comme il dort, les lèvres closes ;  
Dans son sommeil comme il sourit ;  
Il rêve à de bien douces choses,  
Il rêve au Dieu qui le chérit.

Peut-être il voit, ton mignon frère,  
Ces lieux charmants du temps jadis  
Qu'il a quittés quand, pour te plaire,  
Il s'envola du Paradis.

*18 Juin 1885.*



## XXXI.

## S O L I T U D E \*)

*Spiritus astra petit...*

**D**iens, mon âme, allons bien loin,  
Allons dans l'invisible espace,  
Par où nul souffle humain ne passe,  
Où n'atteint pas humain besoin :  
Allons-nous-en, mon âme, loin  
Et du monde perdons la trace!

---

\*) Cette poésie, écrite cinq mois avant la mort de l'auteur, est restée en brouillon, sans avoir été revue une seule fois.  
(B. P. H.)



Allons-nous-en dans l'infini  
De l'idéal sonder les cîmes,  
Errer dans les hauteurs sublimes,  
Dans le ciel bleu, abri béni;  
Tâchons de scruter l'infini,  
Et de ne plus voir les abîmes!

O mon âme, esprit noble et pur,  
Dégage-toi de la matière,  
Romps tes liens honteux, et fière,  
Quitte le corps, séjour obscur,  
Et viens dans l'éther, esprit pur,  
Pour nous y baigner de lumière!

O viens! ainsi nous jouirons *en son bonheur*  
Du bonheur dans sa plénitude.  
Si la route nous semble rude,  
A la fin nous arriverons;  
Et puis là-haut, nous goûterons  
Le silence et la solitude.

Et nous dévoilerons soudain  
L'éternel et profond mystère,

Que l'infini s'obstine à taire  
 A l'homme qui le cherche en vain;  
 Et nous sourirons de dédain *esprit*  
 Aux vains systèmes de la terre!

L'oeil de l'esprit découvrira  
 Le véritable aspect des choses;  
 Et par mille métamorphoses  
 Tout l'univers nous livrera  
 Le secret que l'esprit lira,  
 Le secret des fins et des causes!

*ont la  
sophie nécessaire  
comme social*

Et le beau, le bien et le vrai,  
 Sans t'éblouir <sup>est, crève</sup> par leur présence,  
 T'apparaîtront dans leur essence,  
 Dans leur éclat pur et sacré;  
 O mon âme! et le bonheur vrai  
 Jaillira de leur connaissance.

O délices! ô volupté!  
Contempler la vérité pure,  
Sonder tes secrets, ô Nature,  
Et ton impassible beauté!

C'est la suprême volupté,  
Dont le vif désir nous torture.

Hélas! ineffable tourment!  
Ame, qui te sais immortelle,  
Tu voudrais bien ouvrir ton aile  
Et t'élancer au firmament,  
Mais tu ne peux — cruel tourment!  
Te délivrer du corps rebelle!

En vain tu prends un fol essor,  
Afin de rêver solitaire,  
De rêver au problème austère  
Comme un avare à son trésor;  
(Le corps t'arrête en ton essor  
Et malgré toi t'attire à terre.)

Mais patience! il vient un jour  
Où l'âme n'est plus prisonnière,  
Où, brisant ses entraves et fière,  
Elle s'élance avec amour  
Vers son aérien séjour,  
Pour s'y noyer dans la lumière!

O mon âme! ayons bon espoir :  
Dieu sans doute a marqué notre heure ;  
Jamais l'éternité ne leurre ;  
Un beau jour amène un beau soir ;  
O mon âme! ayons bon espoir,  
Car si tout passe, Dieu demeure.

*Paris, le 16 Avril 1888.*



XXXII.

## LA MUSE ET LE POÈTE

Fragment.

*Χαλεπὸν γὰρ ἐρουκακίειν ἕνα πολλούς...*

(Homère.)

*A M. Sully Prudhomme.*

LA MUSE

**L**es poètes jadis étaient Dieux sur la terre.  
Ils avaient la grandeur d'un céleste mystère :  
La foule les voyait d'un œil tendre et pieux.  
Ils étaient, croyait-on, inspirés par les Dieux.  
Vivants, ils assistaient à leurs apothéoses,  
Et sentaient sur leurs fronts pleuvoir myrtes et roses.

A la table des rois on les voyait reçus  
Dans la Grèce riante, aux bords de l'Hyssus,  
Pour chanter des héros la fière destinée,  
Et la place d'honneur leur était décernée.  
Et leur lyre divine aux magiques accords,  
Touchait Pluton lui-même et ranimait les morts!

A Rome, un vil esclave, pourvu qu'il fût poète,  
Du coup s'affranchissait; ayant payé sa dette,  
Il devenait ami des princes, et ses vers  
Étaient lus des Césars, maîtres de l'univers.  
Un Auguste priait le poète lui-même  
De l'honorer en lui dédiant son poème.  
L'antiquité croyait les poètes sacrés.  
Ils étaient d'Apollon les enfants préférés.  
On respectait ces doux rêveurs, à qui les femmes  
Donnaient sans hésiter, avec orgueil, leurs âmes!

Plus tard, au Moyen-Age, errants pauvres et nus,  
Chez les barbares même ils furent bien-venus.  
Ils surent adoucir ces natures farouches.  
Quand le rythme doré résonnait dans leurs bouches,  
Les féroces Germains les écoutaient charmés,  
Et les reines baisaient leurs poètes aimés.



Leur chant impétueux éclatait dans les guerres  
Et donnait de l'élan aux cœurs les plus vulgaires ;  
Et, sur le chevalier félon ou déloyal,  
Le poète — fût-il son serf ou son vassal —  
Pouvait dire des vers de flamme et de vengeance,  
En flétrissant son crime et niant sa vaillance,  
Et ces vers suffisaient pour qu'il fût regardé  
A jamais comme un homme indigne et dégradé.  
Les poètes erraient, en ces temps difficiles,  
Chansonnant dans les grands châteaux et dans les villes ;  
Souvent ils avaient faim, mais ils étaient heureux,  
Car ils sentaient un souffle d'en-haut vibrer en eux ;  
De leur divin pouvoir ils avaient conscience,  
Sachant qu'ils possédaient la plus belle science :  
Celle du cœur humain avec tous ses replis,  
Ses bonheurs, ses désirs, ses amours, ses oublis,  
Et qu'ils avaient, pour tout avoir et tout domaine,  
Le don de te chanter en vers, souffrance humaine !  
Le don de t'éprouver avec plus de vigueur  
Et de sentir plus fort ton empreinte en leur cœur  
Que le reste du monde, et — mission austère ! —  
De pouvoir dire au ciel les douleurs de la terre !

Tels étaient autrefois mes poètes bénis.

Mais, hélas ! ils sont morts, et ces temps sont finis !  
Jadis, ils m'invoquaient et, dans leurs rêveries,  
Ils me faisaient tous leurs confidences chéries.  
Les hommes comprenaient, dans leur naïveté,  
Les éclairs qui viennent de la divinité,  
Et c'est pourquoi pour eux le poète rêveur  
Était l'heureux mortel dont la Muse était sœur.  
Aujourd'hui, tout gamin d'école versifie ;  
L'homme ne connaît plus la foi qui fortifie ;  
Pour lui la poésie est un jeu, — passe-temps  
Tout au plus bon à faire amuser des enfants.  
Les poètes sont gens inutiles sur terre,  
Car nul ne comprend plus leur rêve solitaire,  
Car ils ne savent plus rêver, se recueillir.  
En vain je les appelle et les veux accueillir :  
Ils ne m'écoutent plus et détournent la tête.  
Tous versificateurs, et pas un seul poète !

Jeunes gens, l'étincelle est morte dans votre âme  
Et vous ne sentez plus dans vos cœurs nulle flamme !  
Jeunes — que dis-je, hélas ! enfants, vous êtes vieux,  
Car vous n'avez aucun feu sacré dans vos yeux,  
Car un sang froid circule en vos veines glacées,  
Car aucun sentiment n'anime vos pensées !

Homère le vieillard fut plus jeune que vous ;  
Sophocle à soixante ans, dans son noble courroux,  
Punit des fils ingrats et conquit la couronne...  
Mais son sang bouillonnait comme la mer bouillonne,  
Soulevant noblement son vieux sein vigoureux !  
Vos poitrines n'ont plus ces élans généreux...

## LE POÈTE

O Muse ! ta colère est juste et légitime,  
Mais c'est à tort que tu me reproches un crime ;  
Oui, tu me fais injure, en disant qu'en mon âme  
S'éteint toute clarté céleste et toute flamme.  
Je suis toujours le même, hélas ! qu'avant mille ans ;  
Je suis jeune, et voudrais chanter en vers bouillants,  
Et je voudrais aimer, être joyeux et vivre,  
Et répéter tes chants dont la douceur m'enivre.  
Mais les temps sont autres.

Les hommes ont cherché  
Depuis, à deviner le mystère caché  
Du monde, et la Science, ouvrant ses larges ailes,  
A porté les esprits vers des clartés nouvelles.  
On remue tout : nature et divinité ;

On refait tout, après avoir tout rejeté :  
Le doute doit périr et, par l'homme vaincue,  
L'Isis vient à nos yeux se montrer toute nue,  
Déliant sa ceinture avec ses doigts sacrés  
Et découvrant pour nous tous ses recoins secrets.

Nous poètes, jadis, nous respections la terre,  
Et nous ne foulions point son gynécée austère ;  
Et nous croyons les eaux et les bois habités,  
Et partout nous mettions quelques divinités ;  
Mais aujourd'hui, que tout procède avec science,  
On se rirait, crois-moi, de voir notre ignorance ;  
Et l'on nous traiterait d'absurdes et de sots,  
En voyant tous ces dieux placés à propos.

L'imagination, ô Muse, étant bannie,  
Puis-je, hélas ! me livrer aux feux de mon génie ?  
D'ailleurs, le génie est démente : il est des gens  
Qui dans tout l'univers passent pour très savants,  
Et qui soutiennent, scalpel en main, que les poètes  
Sont des fous furieux, de dangereuses bêtes.  
Lorsque je veux chanter les troubles de mon cœur,  
Un philosophe vient, grave et d'un air moqueur,  
De tous mes sentiments m'énumérer les causes,

En me citant Ovide et ses métamorphoses,  
Et m'expliquant avec une précision  
Digne d'un médecin donnant sa potion.  
Si je veux d'une femme élégante et divine  
Décrire la beauté, la peau rosée et fine,  
Un chimiste me vient, son lorgnon sur le nez,  
Raconter tous les corps qui s'étant combinés  
Ont produit cette chair si veloutée et tendre,  
Et je sens des frissons de terreur à l'entendre.  
Le poète qui chante „la communion  
„De l'âme et du zéphyr, du coeur et du rayon“,  
Et dont le but suprême est d'agrandir les hommes,  
Ne prend plus son essor qu'à travers les atomes...

. . . . .

(Bucarest, 1887).



## XXXIII.

## PRINTEMPS ET AUTOMNE

**C**omme le printemps, l'automne  
A son charme étrange et doux.

La nature les couronne

L'un de vert, l'autre de roux.

Si le printemps égaie avec ses voix troublantes,  
Avec tous ses concerts des zéphyr et des nids,  
L'automne calme et triste, aux douceurs somnolentes,  
Vient apaiser nos sens avec ses tons ternis.

La gaieté vive et sans bornes

Du printemps s'épanche à flots ;

L'automne, sous les cieus mornes,

Semble inviter au repos.



Ils inspirent chacun une autre nostalgie ;  
Chacun a des parfums dont on est enivré,  
Mais ceux du printemps sont grisants comme une orgie  
Et par ceux de l'automne on se sent pénétré.

Du printemps il se dégage  
Un sentiment expansif ;  
L'automne est un roi plus sage  
Au recueillement pensif.

Et c'est pourquoi chacun a son attrait suprême  
Dont l'homme voit la force et dont il est charmé :  
Car au printemps il a besoin d'aimer soi-même,  
Mais en automne, il sent le besoin d'être aimé.

*Le 3 Oct. 1887.*




## XXXIV—XXXV.

## A U N E F É E

*La reine Mab m'a visité...*

(Shakespeare)


 rgèle, ô blonde fée autrefois tant chantée,  
 Je veux entendre encor ta voix grêle et flûtée,  
 Qui me charmaït jadis dans mon frêle berceau;  
 Ta voix, pareille au frais murmure d'un ruisseau  
 Qui court rapide et clair au pied d'âpres collines  
 Faisant bruïre et jaser ses ondes cristallines.  
 Où t'es-tu donc cachée, ô ma riëuse sœur ?  
 Dans le satin et le velours de quelle fleur ?  
 Avec quelque nain vert et furtif qui se glisse  
 Serais-tu par hasard dormante en un calice ?  
 Quelque heureux sylphe ailé a-t-il pu te toucher ?  
 Toi que j'adore, ô viens ! à quoi bon te cacher ?  
 Que tu sois dans l'éther invisible ou dans l'onde,  
 Viens railler avec moi ce grave et triste monde

Où l'enfant même, hélas ! craindrait d'ajouter foi  
A ces pays charmants qu'on parcourt avec toi !

L'enfant même n'a plus la foi sincère et vive,  
Ni sa douce surprise et sa candeur naïve,  
Ni tout le charme exquis de ses profonds : *pourquoi ?*  
Non, il ne connaît plus cet adorable émoi  
Des contes merveilleux qu'on fait à la veillée ;  
Sa curiosité par rien n'est éveillée,  
Rien ne l'étonne, et son sourire est sérieux.  
Il est sage, il en sait bien plus que nos aïeux,  
Il ne se laisse pas tromper par leurs mensonges  
Et ne voit plus, la nuit, des anges dans ses songes.

Il te dédaigne, et tu ne viens plus lui chanter  
Tes chants berceurs, et tu refuses de hanter  
Un monde ingrat où l'on te raille et te méprise.  
Tes ailes t'ont portée au souffle de la brise  
Avec tes farfadets et ton cortège d'or  
Dans quelque autre pays où l'on t'estime encor,  
Où l'on s'élève, afin d'oublier nos misères,  
Vers ce monde divin aux bonheurs infinis  
Que tu décris si bien dans tes contes bénis.

Mais pourquoi me quitter, moi qui seule t'adore  
Quand chacun te repousse, et qui t'appelle encore ?  
De ton aile azurée et de tes doigts rosés  
Viens effleurer mon front, pour que sous tes baisers  
Mon cœur grisé, bercé par ta voix en sourdine,  
Te voie avec ta suite errante :

Avec l'ondine

Aux yeux bleus, aux cheveux blonds comme des épis ;  
Avec les gnômes noirs que l'on trouve tapis  
Dans les rochers, au fond des grottes et sous terre ;  
Avec les sylphes d'or, au vol plein de mystère,  
Plus légers que la brise, étourdis et mutins ;  
Avec tous les follets, avec tous les lutins,  
Les ogres, les géants, les palais de topaze,  
Les sylphides dansant dans leur robe de gaze,  
Les princesses dormant dans le château hanté ;  
Avec ces champions vaillants de la beauté,  
Ces gentils princes fiers et doux, au cœur fidèle,  
Qui gardent le serment qu'ils ont fait à leur belle,  
Loyaux et pleins d'honneur, hardis et généreux,  
Aussi tendres amants que soldats valeureux...

Viens, fée aux yeux d'azur, viens-t-en sous la feuillée  
Me redire tes chants parmi l'herbe mouillée ;

Pour consoler nos cœurs des outrages soufferts  
Ensemble égarons-nous dans quelques sentiers verts.  
O fée, allons-nous-en, laissant là nos misères,  
Au pays éthérés, au pays des chimères :  
Conduis-moi vers des lieux inconnus et sacrés,  
Emporte-moi bien vite en ces édens dorés,  
En ces abris charmants et doux, pour que j'oublie  
Nos bébés trop savants, le monde et sa folie!

*Paris, le 11 Mai 1887.*

---

(La première ébauche de cette poésie, datée du „3  
Déc. 1886“):

O fée Azurine, ô divine Fée,  
Que j'entende encor ta voix étouffée,  
Qui venait jadis charmer mon berceau,  
Ta voix murmurante ainsi qu'un ruisseau  
Qui court sur la mousse au pied des collines  
Faisant roucouler ses ondes cristallines.  
Où t'es-tu cachée, ô charmante sœur,  
Dans quelle corolle et dans quelle fleur?

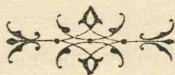
Avec quelque nain furtif qui se glisse  
Serais-tu dormante au fond d'un calice ?  
Quel sylphe enchanteur a su te toucher ?  
Toi que j'aime, ô viens ! pourquoi te cacher ?  
Avec ta baguette, ô Péri mutine,  
Eloigne le nain vert qui te lutine,  
Fais-en un géant effrayant à voir  
Qui garde une belle au fond d'un manoir,  
Jaloux et méchant, inquiet sans cesse :  
Qu'il ait tant à faire avec sa princesse  
Qu'il oublie, ô Fée, au moins pour un jour  
La blonde Azurine et son tendre amour.  
Alors tu viendras, blanche et diaphane,  
Railler avec moi ce siècle profane,  
Où même l'enfant n'ajoute plus foi  
Au charmant pays où j'erre avec toi !

Non, l'enfant n'a plus la candeur naïve,  
Ni cette surprise ingénue et vive,  
Ni le charme exquis de ces doux *pourquoi* ?  
Il ne connaît plus l'adorable émoi  
Des beaux contes bleus faits à la veillée ;  
Son âme par rien n'est émerveillée ;



Il dédaigne aussi ton pouvoir charmant :  
Tu ne berces plus son rêve en chantant !

Oui, pleurons ensemble, ô ma pauvre Fée,  
Car pour moi du moins ta voix étouffée  
Gazouille des chants encore adorés.  
Mène-moi bien vite aux pays dorés,  
Aux pays d'azur, afin que j'oublie  
Nos bébés savants et notre folie !



## XXXVI.

## J E N ' O S E . . .

*Je veux souvent, pour rompre ton esmoy,  
Te saluer ; mais ma voix, offensée  
De trop de peur, se retient amassée  
Dedans la bouche et me laisse tout coy...*

(Ronsard.)

**J**e veux te dire une chose :  
Si tu pouvais m'écouter !  
Tu m'écoutes . . . mais je n'ose,  
Non, je n'ose te parler.  
Je te sais bonne et très douce :  
Mais je te crains malgré moi.  
L'oiseau tremble dans la mousse,  
Et je tremble devant toi.

J'ai bien des choses à dire,  
Mais je ne peux pas, j'ai peur. . .  
Je te vois déjà sourire,  
Et ton sourire est moqueur.  
Ta bouche est comme une rose. . .  
Tu vas te railler de moi.  
Je suis si gauche, et je n'ose  
Lever les yeux devant toi!

\*

Ton port est un port de reine,  
Ton regard est imposant.  
Alors, tu comprends sans peine  
Pourquoi je t'admire tant.  
Je te voudrais souveraine,  
Et moi je serais ton roi.  
Même étant sûr de ta haine,  
J'aimerais mourir pour toi.

\*

Je suis bête, c'est possible.  
Pourtant, je sais bien aimer.  
Mon coeur n'est pas insensible,  
Mais je ne puis m'exprimer.

Ah! si je savais te dire  
L'amour que je sens pour toi,  
Non, tu ne voudrais plus rire,  
Et tu n'aimerais que moi.

*Paris, Juin 1885.*



## XXXVII.

## L E S A U L E

*Mes chers amis, quand je mourrai,  
Plantez un saule au cimetière.  
J'aime son feuillage éploré ;  
La pâleur en est douce et chère . . .*

(A. de Musset).

**L**e saule éploré penche ainsi qu'une madone  
Ses rameaux chevelus où court le vent d'automne  
Sur la modeste tombe où dort un oublié.  
J'aime son tronc épais, son vieux tronc replié  
Par l'âge, et ses longs bras qui se courbent et tremblent.  
La brise vient frôler ses feuilles, qui ressemblent  
A des rubans de soie aux reflets jaunes d'or.  
Leur murmure est pareil au chant lointain d'un cor,

Au gémissement triste et sourd d'une âme en peine,  
Aux soupirs d'un mourant, à sa dernière haleine.

Quand par les ouragans le saule est balancé  
Il se plaint comme s'il regrettait le passé,  
Ou comme s'il pleurait sur ce mort qu'il abrite  
Sous son feuillage clair qui mollement s'agite.

Ce saule géant a, je crois, plus de cent ans.  
Il aime à dire aux morts des contes du vieux temps,  
Il leur chante tout bas, car ils peuvent l'entendre,  
Et de doux souvenirs il vient bercer leur cendre.  
Que ne puis-je comprendre aussi tes vagues sons,  
Que ne m'est-il donné d'expliquer tes chansons,  
Arbre des trépassés, qui tendrement effleures  
De tes rameaux bénis leurs lugubres demeures !  
Quand sous la froide pierre ils écoutent ta voix,  
Ta musique leur semble un parfum d'autrefois ;  
Savourant cette molle et pénétrante ivresse  
Ils se sentent renaître à ton chant qui caresse,  
Et te doivent, ô saule, en leur obscur séjour,  
Un éclair fugitif d'espérance et d'amour !

Ah ! j'aime ta tristesse et ta mélancolie.



Je t'écoute attentive, et souvent recueillie.  
Et, par les soirs calmants et tièdes de l'été,  
J'admire ta sévère et douce majesté.

O vent! souffle toujours dans les branches soyeuses  
Du saule qui gémit sur les tombes pieuses,  
Répète-moi souvent ton chant qui fait songer,  
Et souviens-toi des morts, vent rapide et léger!

*Bucarest, Août 1886.*



## XXXVIII.

A M-le WEBER

*dans les Jacobites de M. Coppée.*

**N**i grande, ni petite, en sa taille elle est reine :  
Son corps ondule et, digne en tous ses mouvements,  
Se drape en ses haillons comme en des vêtements  
Souples, lourds et moelleux d'antique souveraine.

Son grand oeil noir s'anime aux divers sentiments  
Qu'elle exprime de son pur timbre de sireine ;  
L'enthousiasme y met une clarté sereine,  
Un sombre éclair y luit aux douloureux moments.

Large et fendue exprès pour les sanglots, sa bouche  
Se contracte parfois d'un sourire farouche ;  
Son front haut et tragique est d'un héros romain.

Sa voix qu'aucun effort ne briserait, fait naître  
En notre âme une flamme ardente qui pénètre :  
Elle tient nos esprits et nos coeurs en sa main!

*Paris, 24 Février 1886.*



## XXXIX.

## AU BORD DE LA MER

*C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu!*

(V. Hugo.)

Bonsoir, amis, bonsoir, au pâle clair de lune,  
Aux cris plaintifs du vent parmi la forêt brune,  
Aux soupirs de la brise inclinant les roseaux,  
Aux sourds mugissements du flot qui bat la grève,  
Bonsoir! Le voyageur qui s'arrête et qui rêve  
En écoutant la voix des eaux,

Seul, nocturne pêcheur, debout sur le roc sombre,  
Regarde vers le ciel plein d'étoiles sans nombre;  
Et tandis que ses yeux plongent au firmament,  
Il peut se demander quelle est cette romance  
Que la mer chante au ciel, achève et recommence,  
Recommence éternellement!

Avez-vous entendu, quand la nuit est sans voiles,  
La vaste mer chanter sa chanson aux étoiles?  
Quelle musique, amis! Dieu parle en cette voix.  
Sublime créateur de l'infini — son monde —  
Dieu prête à l'océan cette basse profonde  
Et l'océan chante ses lois.

Bonsoir, amis! Ce Dieu, par qui le flot murmure,  
Par qui tout prend naissance et vit dans la nature,  
Qui fit ce qu'on ne peut ni comprendre ni voir ;  
Comme les flots des mers, comme les chœurs des anges,  
Bénissez-le sans cesse et chantez ses louanges.  
Au clair de lune, amis, bonsoir!

*Paris, Novembre 1885.*

---

*Note de B. P. H.* La troisième strophe de cette poésie fut écrite en 1883 en Hollande, au village de Zandvoort, où ma famille a passé quelques jours à l'hôtel Curhaus, dont les fenêtres donnaient sur la mer.



XL.

A QUOI BON ?

*Chansoneta  
Leu e plana,  
Leugereta,  
Ses ufana...*

(Guillaume de Berguedan.)

**M**adame, je pourrais vous dire,  
Que vos beaux yeux  
Que chacun avec crainte admire,  
Sont plus azurés que les cieux ;  
Mais à quoi bon ? Vous ne feriez qu'en rire.



Je pourrais vous dire bien bas  
Que tous vos charmes,  
Que tous vos merveilleux appas  
Ont souvent fait couler des larmes ;  
Mais à quoi bon ? Vous ne le croiriez pas.

\*

Enfin, avec un trouble extrême,  
Avec ardeur,  
Je vous dirais que je vous aime,  
Que vous avez blessé mon coeur ;  
Mais à quoi bon ? Vous le savez vous-même.

1884.



## XII.

## BENE MORIENS

*Il faut vouloir vivre et savoir mourir.*

(Napoléon).

J'ai vu dans Arle où, pareilles aux reines,  
Les filles sont brunes, au grand œil noir,  
Un taureau plein de fureur, aux Arènes,  
Défendre, hélas! sa vie, et sans espoir.  
J'ai vu le chêne altier sous la tempête  
A l'ouragan qu'on entendait mugir  
Résister sans courber la tête  
Et puis, de son sublime faîte,  
Tout à coup tomber, et mourir.

Je plains, j'admire et la bête et le chêne  
Dans leurs derniers et suprêmes efforts.  
Ils savent, quand le malheur se déchaîne,  
Que la tempête et l'homme sont plus forts.

Mais c'est égal, le désespoir leur donne  
De bien mourir au moins le fier désir.  
Ainsi, lorsque tout l'abandonne,  
Malgré ses fautes, Dieu pardonne  
A l'homme qui sait bien mourir.

*Wartenstein, Août 1885.*



## XLII.

## FIN D'ÉTÉ

... senza speme vivemo in disio...

(Dante.)

**N**ous nous en irons par l'étroit sentier  
Sur le tapis d'or des feuilles séchées.  
Le vent secouera l'antique noyer  
Et couronnera nos têtes penchées.

Sous nos pieds furtifs le sol craquera,  
Et pour respecter la nature lasse  
Notre pas avec douceur foulera  
Les derniers débris de l'été qui passe.

Aux frémissements du feuillage roux  
Nous devinerons l'oiseau dans les branches  
Dont l'enlacement au-dessus de nous  
Forme un dôme obscur, doux nid d'ailes blanches.

Quand nous grimperons le sombre talus  
Entre les buissons de mûres sauvages,  
Nous regretterons l'été qui n'est plus  
Et nos fronts seront voilés de nuages.

Vers nous monteront les parfums discrets,  
Les derniers adieux des feuilles mourantes,  
Et la pénétrante odeur des forêts  
Que les nuits d'été font tristes et charmantes.

Car à cette époque on peut déjà voir  
L'arrière-saison arriver morose.  
On s'apprête, soumis, pour la recevoir :  
Tout se fane — lys, violette et rose.

Oui, l'avant-coureur morne de l'hiver,  
L'automne dessine au loin sa silhouette.  
Il dore et roussit l'arbre jadis vert  
Dont le vent fera bientôt un squelette.

Par les soirs d'août j'aime bien rêver.  
Ils me font songer au bonheur qui passe.  
Ce n'est pas, hélas ! tout de le trouver,  
Car il disparaît sans laisser de trace.

A notre bonheur comme à notre amour  
Se mêle toujours l'arrière-pensée  
Que tout cela ne peut durer qu'un jour,  
La mort brisant tout de sa main glacée.

Et voilà pourquoi nous ne goûtons pas  
De parfait plaisir, de parfaite ivresse :  
Nous savons qu'il doit finir ici-bas,  
Quelque franc et doux et pur qu'il paraisse.

Nous irons rêver dans l'étroit sentier  
Sur le tapis d'or des feuilles séchées,  
Où le vent qui tord l'antique noyer  
Couvre le sol gris de pâles jonchées.

*Paris, le 6 Juin 1886.*





## XLIII.

## PETITE MENDIANTE

*Sonnet.*

**J**e voyais l'autre jour une belle enfant pâle  
Ayant six à sept ans, au teint blanc comme un lys ;  
Son fin visage était d'un gracieux ovale  
Qu'encadraient des tresses d'un blond d'or indécis.

Sous l'ombre des cheveux enveloppés d'un châle  
Ses yeux bleus, par la fièvre et les pleurs agrandis,  
Semblaient reluire avec les reflets d'un opale,  
Et ses membres d'enfant étaient tout engourdis.

De ses petites mains couvertes d'engelures  
Elle offrait aux passants, à travers les voitures,  
Des bouquets que sa mère avait formé sans art.

Cette mère attendait l'aumône à quelque porte.  
Et l'enfant la voyant mendier, jeune et forte,  
Un reproche muet brillait dans son regard.

*Paris, 25 Février 1886.*




## XLIV.

## LES CONTES BLEUS

*Gebt mir Märchen und Rittergeschichten, da liegt doch der Stoff zu allem Grossen und Schönen.*

(Schiller).

n me demande pourquoi j'aime  
Comme un enfant, les contes bleus ;  
Car je prends un plaisir extrême  
A tous les récits fabuleux.

J'aime à croire aux lutins, aux fées,  
Aux gentils nains jaunes et verts ;  
Et j'entends leurs voix étouffées  
Qui me gazouillent des concerts,

Quand, les soirs d'hiver, je promène  
Ma pensée, oiseau voyageur,  
Dans leur fantastique domaine  
Qui fait rire — en vous faisant peur ;

Et mon esprit qui vagabonde  
Emplit d'êtres frais et mutins  
Tous les recoins cachés du monde :  
Partout des fées et des lutins ;

Tout pour moi prend âme et parole,  
Je me forge un monde meilleur :  
L'arbre se plaint au vent qui vole,  
Le papillon parle à la fleur.

Je me fais de chaque calice  
Un petit palais merveilleux,  
Et je le peuple — sans malice —  
De cet essaim d'êtres joyeux.

Et — je le déclare sans honte —  
Cela m'amuse énormément  
De broder là-dedans un conte,  
Un conte naïf et charmant.

Ce sont de fort belles princesses  
Que se disputent des géants,  
Et des ogres et des ogresses  
Qui mangent les méchants enfants ;

Puis, avec des tintements grêles  
Un gnôme agitant ses grelots,  
Et des sylphes légers et frêles  
Qui glissent en rond sur les flots ;

C'est, dans une alcôve fleurie,  
Sous un dais de magnolia,  
Obéron qui, dans la prairie,  
Fait sa cour à Titania.

Puis ce sont des bêtes parlantes  
Dont je remplis champs et forêts.  
Je donne leur langage aux plantes :  
Langage poétique et frais.

Les éblouissantes féeries  
Viennent me réjouir encor  
De leurs palais de pierreries,  
Des magiques baguettes d'or.

C'est un monde de fantaisie  
Où rien n'est possible et réel :  
C'est l'enfantine poésie  
Qui nous entr'ouvre un coin du ciel !

Là, point de biens sans récompense.  
Les mauvais y sont tous punis.  
On peut y croire à l'innocence.  
Les coeurs fidèles sont unis.

Hélas ! on ne voit plus ces choses  
Désormais qu'en rêvant ainsi.  
Cependant les métamorphoses  
N'étonnent pas ce siècle-ci :

Ce qui paraît invraisemblable  
Et ce qui choque les esprits,  
C'est la morale de la fable  
Dans ces fantastiques récits.

Comment croire aux amours fidèles  
Quand l'amour, de tous combattu,  
Tombe comme un oiseau sans ailes ?  
Et comment croire à la vertu,



A la vertu récompensée,  
En un temps où l'Argent est dieu,  
Où, de tous moyens amassée,  
La Richesse tient le haut lieu?

Que l'on me raille et qu'on se moque  
De mes chers récits fabuleux,  
Ma foi! tant pis pour qui s'en choque,  
Mais moi j'aime les contes bleus.

*Paris, 12 Février 1886.*



## XLV.

## U N E N U I T

. . . *thoughts, whose only speech is song!*

(Longfellow.)

Il était la nuit. L'oiseau se taisait dans les branches  
Et la lune mettait de grandes nappes blanches  
Sur l'inculte pavé de notre vieille cour.  
Les murs gris découpaient leur silhouette plus sombre  
Sur le ciel qu'éclairaient des étoiles sans nombre.  
Et cette nuit était plus belle qu'un beau jour.

L'église au portail vert, à la façade brune,  
Sur son dôme arrondi que bleuissait la lune

Elevait fièrement son croissant byzantin.  
Les saules se penchaient sur les tombes muettes ;  
On entendait les cris des nocturnes chouettes,  
Lugubres, prédisant quelque triste destin.

Le couvent, dont j'aimais la ruine croulante,  
Paraissait agrandi dans la nuit transparente ;  
Et les beaux levriers dormant couchés en rond,  
Sur le pavé, formaient comme des taches noires ;  
Et le vent qui soufflait me contait des histoires  
Tandis qu'il soulevait mes cheveux sur mon front.

Ce vent subtil et frais, en agitant les arbres,  
Jetait des pans ombrés sur les croix et les marbres  
Dans le vieux cimetière où je jouais jadis ;  
Même dans les tombeaux, sous les graves yeuses,  
Il consolait les morts et leurs âmes pieuses,  
Tant il était léger, ce vent du paradis !

Dans la nuit, où flottait une odorante haleine,  
J'entendais une voix sous la voûte sereine :  
C'était un chalumeau fredonnant un vieil air,  
Une tendre chanson rustique et monotone

Que les fleurs parfumaient des senteurs de l'automne,  
Mélancolique ainsi qu'un morne soir d'hiver.

Ah! qui me la rendra, cette nuit idéale,  
Cette lune brillant au ciel comme un opale,  
Ce vent calmant et doux de l'arrière-saison?  
Qu'elle était douce, ma paisible rêverie  
Sous le bleu firmament de ma chère patrie,  
Et dans le lointain gris cette molle chanson!

*Août 1886.*

---

*Note de B. P. H.* Sur le couvent, le cimetière, les arbres et même les levriers dont parle cette poésie, voir la note au No. LXIII.



## XLVI.

## ROMANCE A MARIE

*Perfida, sed quamvis perfida, cara tamen*  
(Tibulle.)

**M**arie, as-tu donc oublié  
Ces jours remplis de charmes ?  
A tes serments je m'étais fié,  
Ton coeur était au mien lié,  
L'amour te perçait de ses armes ...  
Hélas ! J'en verse encor des larmes !

Comme des oiseaux envolés  
Loin des soucis moroses,  
Nous courions dans les champs de blés ;  
Et dans tes noirs cheveux bouclés,  
En te disant de douces choses,  
Je mettais des bleuets, des roses !

Ce temps est passé sans retour  
Où j'adorais la vie,  
Où je pouvais croire à l'amour  
Que tu me jurais chaque jour,  
Où dans ma triste rêverie  
Ton doux nom me charmait, Marie!

Hélas! j'étais bien insensé  
De t'aimer sans mensonge!  
Quand dans tes bras j'étais pressé,  
C'était un rêve! Il est passé  
Comme passe tout heureux songe!..  
Pourtant, je pleure quand j'y songe.

1884.





## XLVII.

## DANS LE SENTIER NOIR

A M-lle L. L.

*Wir aber schritten traulich durch die Schatten,  
Und, süß geschwätzig, uns zur Seite ging  
Die Hoffnung. . .*

(Lenau.)

**A**llons par le sentier qui croise la grand'route.  
Il faudra nous pencher pour passer sous la voûte  
Que le feuillage épais forme au-dessus de nous,  
Et faire attention aux longs rameaux des houx  
Dont l'épine s'accroche aux jupes, aux corsages,  
Egratigne les mains et pique les visages  
Et parfois, déchirant la paille des chapeaux,  
Déroule les cheveux en ondoyants anneaux.

Le tremble dont la feuille au moindre vent s'agite,  
Le tilleul odorant dont l'ombre nous invite  
Et l'acacia fier du parfum de ses fleurs  
Y mêlent leur verdure et leurs tendres couleurs.  
L'azur du ciel sourit entre les branches vertes  
Comme à travers les cils des paupières ouvertes  
On voit luire un oeil bleu qui rêve avec douceur;  
Et le soleil, caché derrière l'épaisseur  
Des arbres, laisse en paix le sentier solitaire.

Un rayon indiscret seul glisse avec mystère  
Sur les feuilles qu'il dore et baise avec amour,  
Disparaît sous la branche et paraît tour à tour,  
Et s'infiltrant enfin, perce le rideau sombre;  
Et soudain, le chemin étroit qu'emplissait l'ombre  
S'éclaire, à ce rayon vibrant et lumineux,  
Qui tournoie avec un éclat vertigineux.  
La bande de lumière est pleine de moustiques  
Ailés, qui dansent leurs valses microscopiques,  
Qui boivent la clarté dans leur rapide essor  
Et paraissent de loin une poussière d'or.

Bientôt au couchant monte une rougeur de lave.  
Les vieux arbres ont pris leur air hautain et grave,

Et le rayon furtif a quitté le sentier.  
Le voile bleu du soir obscurcit le hallier.  
On entend le zéphyr chuchoter dans les feuilles,  
Et les volubilis que, rêveuse, tu cueilles,  
Auront bientôt fermé leurs pâles clochetons.  
Dans le lointain la nuit va confondre les tons ;  
Elle enveloppe tout d'une teinte grisâtre,  
Et le sylphe moqueur qui voltige et folâtre  
Jette seul des lueurs dans cette obscurité.

A l'orient paraît le croissant argenté  
De la lune, et l'on voit une étoile filante  
Qui scintille, et du ciel se détache tremblante.

Mais que le soleil brille ou que le morne soir  
Fasse notre sentier plus humide et plus noir,  
Que l'ortie et le houx nous cinglent le visage  
Et nous piquent les doigts et les pieds au passage,  
Qu'importe, du moment qu'en cet étroit chemin  
Nous marcherons ensemble et la main dans la main !

*Paris, Mai 1886.*



## XLVIII.

## POURQUOI ?

**T**iens ! il a passé tout à l'heure,  
L'œil farouche, le front baissé ;  
Il n'a point souri, et je pleure...  
Ah ! pourquoi donc a-t-il passé ?

\*

Il m'en veut, il est en colère :  
Son cœur pour moi s'est-il glacé ?  
Je n'ai rien fait pour lui déplaire...  
Ah ! pourquoi donc a-t-il passé ?

\*

Il a regardé ma fenêtre ;  
Il n'avait pas l'air trop pressé ;  
Hélas ! il m'aime encor, peut-être ...  
Mais pourquoi donc est-il passé ?

1885.



## XLIX.

## CHANSON D'ACE

**L**e vent siffle, et les bois antiques,  
Les bois de Dacie, hauts et fiers,  
Debout sous ses coups despotiques  
Sans plier, bravent les hivers.

Aspirant les rayons solaires  
Sur la cime des monts déserts,  
Sans craindre l'homme et ses colères,  
L'aigle altier plane dans les airs.

Et le plus beau fleuve du monde,  
L'Ister bleu coule en mon pays,  
Arrosant la plaine féconde  
Aux blés d'or et aux verts taillis.

Dans sa course rien ne l'arrête :  
Brisant mille obstacles divers,  
Ses flots à l'écumante crête  
Libres, s'en vont au sein des mers.

Tel que les bois et que les aigles,  
Tel que l'Ister et que le mont,  
Laisse le vent courber tes seigles,  
Mais toi, Dace, relève ton front !

*Paris, Juillet 1885.*





L.

## CHANSON DU FAUCHEUR

*Act, act in the living Present,  
Heart within, and God o'erhead!*

(Longfellow.)

**L**es blonds épis tombent fauchés,  
L'abeille butine et bourdonne.  
Dans les foins les grillons cachés  
Chantent l'été que Dieu nous donne.

Dieu donne aux sources leur fraîcheur ;  
Au champ, pour peu que Dieu le veuille,  
L'ombre repose le faucheur,  
Car il donne à l'arbre sa feuille.

Dieu donne au faucheur la santé,  
Et la récolte à ses campagnes;  
Il donne aux filles la beauté  
Et la douceur à nos compagnes.

Dieu qui veille sur l'humble nid  
De l'oiseau blotti dans la mousse,  
Pour notre peine, nous bénit  
Et rend notre existence douce.

Chantons tous ce Dieu dont la main,  
Toujours prête, toujours clémente,  
Nous guide dans le bon chemin  
Et nous épargne la tourmente.

Chantons-le donc matin et soir,  
Et que notre chant lui paraisse  
Un pieux parfum d'encensoir,  
Un hymne de notre allégresse.


*Avril 1885.*



## LI.

A M-me DE SÉVIGNÉ

*Sonnet.*

 vous, qui ferez toujours nos délices,  
Dans les gais salons où vous paraissiez  
Vous avez causé d'amoureux supplices,  
Et l'on soupirait par où vous passiez.

Plus d'un œil craintif cherchait en coulisses  
Vos yeux bigarrés, et vous les baissiez ;  
Ils étaient charmeurs, et leurs maléfices  
Les ont fait parfois traiter de sorciers.

Chacun admirait votre bouche fine,  
Votre nez à la mobile narine,  
Ce fripon de nez carré, si joyeux ;

Mais ce qui chez vous captivait, Marquise,  
C'était votre esprit, et votre âme exquise  
Dont le doux reflet brillait dans vos yeux.

*Paris, Octobre 1885.*



## LII.

## L A M U S E

*Mon chan fenisc ab dol et ab maltraire...*

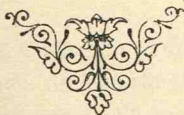
(Bertrand de Born.)

**L**a Muse vint me voir, ma Muse aux ailes blanches.  
Elle avait entendu l'oiseau parmi les branches  
Gazouiller et chanter; alors elle me dit:

„N'entends-tu pas l'oiseau roucouler dans son nid?  
Il aime; il est heureux ou malheureux, n'importe,  
Que la feuille soit verte ou bien qu'elle soit morte,  
Il chante; je t'attends. Il faut chanter aussi.  
A quoi bon t'attrister et soupirer ainsi?  
Vous êtes jeune, enfant; ayez donc du courage.  
La douleur est facile à guérir à votre âge.

C'est le nuage obscur que dissipe le vent.  
Souviens-toi que jadis tu me disais souvent :  
„Muse, viens inspirer mes rêves, viens me dire  
„Des chants qui font pleurer et des chants qui font rire“ .  
Et je venais. Et toi, tes mains dans mes cheveux,  
Tu me contais tes maux, tes bonheurs et tes vœux,  
Et, tout en écoutant le vent parler aux chênes,  
J'accompagnais du luth le récit de tes peines....“

*Paris, le 3 Octobre 1885.*



## LIII.

LE GRELOT  
—*A Florica.*  
—

Aimes-tu du grelot le son dans le lointain? —  
J'étais sur la montagne un soir, au clair de lune.  
Le vent avait cessé sa chanson importune,  
Le grillon se taisait sous l'herbe, dans le thym.  
J'étais sur la montagne un soir, au clair de lune.

En bas, le lac semblait une nappe d'argent.  
La lune se mirait dans les plis de son onde,  
Et tout était baigné de cette clarté blonde.  
J'étais assise au pied d'un platane, en songeant,  
Et la lune mirait son front pâle dans l'onde.



Le zéphyr était calme; à peine il effleurait  
De son baiser furtif les blanches tubéreuses;  
Mes sens s'engourdisaient de langueurs amoureuses  
Et j'aspirais les frais parfums de la forêt,  
Tandis que le zéphyr baisait les tubéreuses.

Le silence était tel, que loin dans le vallon,  
Qui s'endormait plus sombre au bas de la montagne,  
Si quelque troubadour eût chanté pour sa compagne  
J'aurais pu distinguer sa suave chanson,  
Car le vallon dormait au bas de la montagne

Et nul bruit ne montait dans les airs jusqu'à moi.  
La nuit qui m'apportait ses senteurs alourdies  
Me remplissait le coeur de vagues nostalgies;  
Ce silence était triste et me glaçait d'effroi  
Dans la nuit où flottaient des senteurs alourdies.

Car la nature charme alors qu'on peut à deux  
Sonder de ses beautés l'ineffable mystère;  
Mais sa grandeur effraye une âme solitaire,  
Et je te souhaitais près de moi dans ces lieux  
Pour sonder de la nuit l'ineffable mystère.

Mais mon rêve d'amour s'interrompit soudain.  
J'avais prêté l'oreille et je venais d'entendre  
Les sons mourants d'un cor mélancolique et tendre  
Qu'accompagnait le bruit d'un grelot argentin;  
Et je prêtais l'oreille afin de mieux entendre.

C'était l'appel du soir d'un berger aux crins d'or  
Rassemblant ses troupeaux épars dans la vallée:  
Le grelot répondait de sa note perlée  
A la note plus grave et plus douce du cor,  
Appelant les troupeaux épars dans la vallée.

Et je pensais à toi dans le fond de mon coeur,  
Toi dont la tendre voix, en m'appelant dans l'ombre,  
Guidait mes pas tremblants quand la nuit était sombre  
Je me disais tout bas, quel serait mon bonheur  
Si j'entendais encor ta voix tendre dans l'ombre!

*Paris, 15 Novembre 1885.*



## LIV.

## L A B E A U T É

—  
A une jeune Anglaise.  
—

*Fabula sit mavult, quam sine amore Deus.*

(Tibulle.)

**P**ourquoi donc, enfant, êtes-vous si belle ?  
La beauté sans âme éblouit en vain.  
Rien ne peut toucher votre coeur rebelle,  
Marbre que jamais aucun Praxitèle  
N'eût fait s'animer d'un reflet divin.

Comme une Vénus de sculpteur antique,  
Votre corps superbe a ce modelé  
De force, qui fait la beauté plastique ;  
Il n'offre aucun trait à l'âpre critique :  
Phidias ne l'eût pas mieux ciselé.

Vos yeux sont d'un bleu que chacun admire.  
Leur taille en amande est plus belle encor ;  
Mais dans leur regard on ne peut rien lire,  
Et nul ne s'enflamme à votre sourire,  
Aux froids mouvements de votre beau corps.

Votre voix est pure, et large et sonore :  
Vous n'émouvez pas lorsque vous parlez.  
Car nul sentiment vif ne la colore,  
On n'y sent jamais une larme éclore,  
Et jamais les pleurs n'y roulent perlés.

C'est qu'une beauté doit, ô jeune fille,  
Avoir, pour nous plaire, en l'âme un rayon ;  
Il faut qu'un éclair dans son regard brille,  
Qu'un coeur vibre sous sa blanche mantille  
Comme un oiseau chante au fond d'un buisson.

Si vous n'avez pas au coeur l'étincelle,  
Que vous sert, hélas ! d'avoir la beauté ?  
Sur vos traits le doigt de Dieu se décèle,  
Mais, froide, votre âme en rien ne révèle  
Le souffle immortel de divinité.

*Paris, le 18 Février 1886.*



## LV.

## R Ê V E R I E

*Nature au front serein, comme vous oublie*

(V. Hugo.)

**L**e soleil riait dans le ciel serein,  
Le flot balançait ma barque glissante.  
J'errais au hasard, plein d'un noir chagrin  
Et le coeur serré d'angoisse oppressante.

Pour trouver le calme et fuir loin des bruits,  
Je me souhaitais dans des lieux funèbres ;  
Je voulais pleurer en paix mes ennuis  
Dans la solitude et dans les ténèbres.

Je voguais, poussé par un doux zéphyr,  
Sous les verts rameaux des fraîches yeuses ;  
La vague brillait d'un bleu de saphir,  
Les oiseaux chantaient leurs notes joyeuses.

Ils se querellaient au fond de leurs nids  
Et de leurs gosiers sortaient des roulades,  
Des trilles et des concerts infinis ;  
Puis ils modulaient de tendres ballades.

Faites donc silence, oiseaux tapageurs !  
Respectez un peu la douleur humaine.  
Ne lisez-vous pas dans mes yeux songeurs ?  
Ne pouvez-vous pas comprendre ma peine ?

Quand tu me portes, le coeur agité,  
Beau lac qui roules des flots d'émeraude,  
Tu restes paisible, et le lourd été  
Emperle mon front d'une sueur chaude.

Sans te soucier des malheurs humains,  
Trop indifférente et froide nature,  
Tranquille, tu suis tes divers chemins,  
Tu ne sembles pas voir notre torture.



Sur la tombe où nous pleurons quelque mort  
Que la froide terre a pris avant l'heure,  
Tu parais plus gaie et plus belle encor,  
Et le soleil rit quand un homme pleure.

Hé quoi ! l'homme est-il roi de l'Univers ?  
Est-il donc le maître en ce vaste monde ?  
Lui, qu'un éternel sommeil livre aux vers  
Et dont nul ne plaint la douleur profonde !

Que manquera-t-il au bois frémissant,  
Que manquera-t-il à l'herbe qu'on foule,  
Quand l'homme — rapide et sombre passant —  
Aura disparu comme une eau s'écoule ?

Qu'es-tu sur la terre, homme ? Ton orgueil  
N'émeut pas le monde immense et tranquille.  
Il voit ton berceau, ferme ton cercueil ;  
Tout s'agite et meurt : lui reste immobile.

Hélas ! nous voyons les feuilles mourir  
Quand viennent la brume et le pâle automne.  
Elles renaîtront, tout va reflourir,  
Le printemps revient avec sa couronne.

Nous seuls périssons, et nous sommes vieux,  
Et jaloux de ta jeunesse éternelle,  
Nature sereine au front radieux,  
Nature toujours calme et solennelle !

*Bucarest, Août 1886.*



LVI.

## N O C T U R N E

*Night interpreted to me  
All its grace and mystery...*

(Longfellow.)

**L**es-vous donc endormie,  
Quand la lune brille au ciel ?  
Levez-vous, ma belle amie,  
L'air est de rose et de miel.

Avez-vous peur de la lune ?  
Son grand oeil est indiscret,  
Sa lumière est importune.  
Mais le rossignol est prêt :

Il est là, sous le bois sombre  
Chantant ses douces chansons;  
Belle, il nous attend dans l'ombre  
Pour chanter quand nous passons.

Ne voulez-vous pas l'entendre?  
Il raconte à son amour  
Les peines de son coeur tendre;  
Je veux les dire à mon tour.

C'est à vous que je veux dire,  
Ma belle amie aux yeux noirs,  
Pourquoi je pleure et soupire,  
Pourquoi je chante les soirs.

Voyez! La chère compagne  
Du doux rossignol bavard  
En l'écoutant, l'accompagne  
De la voix et du regard.

Puisque vous êtes si belle,  
Puisque vos yeux sont si beaux,  
Ne soyez pas plus cruelle  
Que les amoureux oiseaux.

Levez-vous, ma belle amie,  
L'air est de rose et de miel ;  
Etes-vous donc endormie,  
Quand la lune brille au ciel ?

1885.



## LVII.

## ENCORE LES CONTES

*Ah! croyez-moi: la Fable a son mérite.*

(Voltaire.)

**L'**enfant ne croit plus même au conte;  
J'en suis fâchée, et je voudrais  
Qu'ingénûment, sans fausse-honte,  
Il crût aux lutins des forêts.

Je voudrais qu'il crût aux bons anges  
Comme il le faisait autrefois,  
Et qu'il trouvât encore étranges  
Les soupirs du vent dans les bois.

Je voudrais qu'il crût au langage  
Des oiseaux et des fleurs des prés :  
Il faut bien qu'on croie à cet âge,  
On croit si rarement après !

Moi qu'intéresse encor Peau d'Ane  
Et le bois de lutins hanté,  
Enfant, je déclare profane  
Ta précoce incrédulité.

Et regrettant nos fausses-hontes,  
Plaignant les enfants raisonneurs,  
Je retourne à mes pauvres contes,  
Naïfs et doux consolateurs.

*Paris, le 13 Février 1886.*





## LVIII.

## LE RÊVE DU POÈTE

..... *or veggio e sento*  
*Che per aver salute ebbi tormento*  
*E breve guerra per eterna pace!*

(Petrarca).

—  
A mon professeur M. Maurice Albert.  
—



h! j'ai fait cette nuit un rêve bien étrange.  
Une femme vers moi s'avançait, aux yeux bleus,  
Me montrant de la main l'horizon nébuleux  
Et m'éblouissant presque avec ses ailes d'ange.

Elle avait un sourire encourageant et doux,  
Sa grâce captivait et m'entraînait vers elle ;  
Et sans savoir pourquoi, je la trouvai si belle,  
Que je la suivai, calme, en un sentier de houx.

Confiant, j'avançais dans la route pierreuse,  
Elle guidait ma marche et mon pas chancelant ;  
Et quand je trébuchais craintif, d'un noble élan  
Elle me soutenait de sa main généreuse.

Le chemin était âpre, escarpé, trop glissant,  
Et nous montions toujours ; et j'étais intrépide.  
Mais parfois, fatigué de ma course rapide,  
Je me décourageais ; alors, d'un bras puissant,

L'ange me relevait ; puis, la main étendue,  
D'une voix tendre et grave elle disait : „Venez“,  
Et montrait tout à coup à mes yeux étonnés  
Un sommet de glaciers se perdant dans la nue.

Déjà le vent venait soulever sur nos fronts  
Nos cheveux, et tordait les branches empourprées,  
Jonchant le sol rocheux de leurs feuilles dorées,  
Et déjà nous sentions l'air plus glacé des monts,

Quand soudain, je ne sais par quel sombre prodige,  
La main de la déesse échappa de ma main,  
Et je me trouvai seul dans le pierreux chemin,  
Encor loin du sommet, et saisi de vertige.

Quand je revins à moi, d'un bond audacieux  
Je quittai le sentier et j'atteignis la cîme,  
Le faite dénudé, d'où je voyais l'abîme  
A mes pieds, et plus haut que ma tête, les cieux.

Là, je planais avec les vautours et les aigles,  
Qui dans leur vol parfois poussaient des cris aigus ;  
Et l'effroi me glaçait, et mes yeux éperdus  
Cherchaient au bas des monts les champs semés de seigles.

Autour de moi les pics formaient un cercle noir,  
Brumeux amphithéâtre aux ombres vaporeuses,  
Les nuages dansaient leurs valse langoureuses ;  
J'étais enveloppé par le brouillard du soir.

L'air subtil et trop pur m'oppressait ; les crevasses  
Des rochers et des monts se remplissaient de nuit ;  
Pas un grelot lointain, pas un cor, aucun bruit :  
J'étais seul, et le monde avait perdu mes traces.

Hélas! je n'entendais que la plainte du vent  
Qui chantait sur un air lugubre et monotone;  
L'atmosphère était lourde, et, sous le ciel atone,  
Dans cette immensité j'étais le seul vivant.

Et l'ouragan sifflait, déchainait sa colère,  
Jetant à l'infini ses cris étourdissants,  
Tandis que j'étreignais, de mes bras frémissants,  
Le tronc large et rugueux d'un sapin séculaire.

Le monde était trop bas sous mes pieds pour pouvoir  
Entendre mon appel, secourir ma détresse;  
Et j'appelais en vain la nymphe enchanteresse  
Qui m'ayant entraîné, raillait mon désespoir.

Pourtant, quand j'achevai ma suprême prière,  
Quand, lassé du combat, j'étais prêt à mourir,  
Dieu! je vis tout à coup le firmament s'ouvrir:  
J'aperçus dans le ciel une grande lumière.

Là, dans le paradis lumineux et splendide,  
L'ange qui me guidait naguère souriait;  
Elle avait écouté ma voix qui la priait,  
Elle me regardait de son regard candide.

Alors, je me sentis élever vers les cieux ;  
Un hymne solennel célébrait mon entrée,  
Et j'étais à genoux près de l'ange adorée :  
La Muse couronnait son fils victorieux !

Paris, 14 Novembre 1886.

---

*Note de B. P. H.* Cette poésie reproduit un rêve, que ma fille a réellement fait le 14 Novembre 1886, jour anniversaire de sa naissance. Très-émue, elle le raconta, à son réveil, à sa mère, et le même jour elle le décrivit en vers, en le dédiant à M. Maurice Albert, son éminent professeur de littérature, digne fils de Paul Albert. Cependant, elle n'avait pas l'intention de publier cette poésie, la gardant plutôt comme un souvenir. Un autre *pro memoria* intime, mais cette fois en prose, marque son anniversaire de 1885. Le morceau est tellement important pour la biographie du poète, que je me crois obligé de le donner ici en entier. Le voici :

---



## « A M E N

„C'était mon jour de fête, le 14 Novembre 1885, j'avais seize ans. En m'éveillant le matin, en ce jour où j'entrais dans la vie de jeune fille, je pris les *Chants du Crépuscule* de Victor Hugo. Le livre s'ouvrit de lui-même à la page préférée, la page souvent lue et apprise par coeur, marquée depuis longtemps d'une marguerite blanche toute fanée. Mes yeux tombèrent d'abord sur ces vers :

Mets ton esprit hors de ce monde,  
Mets ton rêve ailleurs qu'ici-bas :  
Ta perle n'est pas dans notre onde,  
Ton sentier n'est point sous nos pas...

„Et je me suis aussitôt proposé ces vers pour devise dans ma vie. Sans que personne le sût, j'ai longtemps pleuré sur cette page sacrée, et mes larmes ont consacré le serment que je me fis alors, d'être fidèle à la devise que j'avais choisie. C'était bien hardi pour une enfant de seize ans, dira le monde; oh! que de vieilles femmes ridées et blanchies ne connaissent pas les souffrances du coeur que j'ai connues, et ne peuvent avoir confiance en elles! Moi, je n'ai pas peur; oui, je planerai

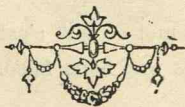
... au-dessus des autres femmes...;

je m'en sens le courage et la force. Que Dieu ne m'abandonne pas, et je pousserai au port ma voile blanche, qu'aucun souffle n'aura déchirée. Ah! j'étais faite pour aimer, moi; je le sais, mais, qu'importe!

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire!

„Je veux vaincre, et je suis sûre d'y arriver. Et quand j'aurai passé au travers des écueils de la vie, dans ma pureté immaculée, ma gloire sera d'autant plus grande, qu'il aura fallu me vaincre moi-même avant tout, et que j'aurai réussi.“

„15 Décembre 1885.“






## LIX.

## L' O I S E A U

*Et cil oisel, chascun matin  
S'estudient, en lor latin,  
A l'aube du jour saluer...*

(Roman de la Rose.)

oiseau, dis-moi ce que c'est que la vie?  
Dis-moi ce que nous faisons ici-bas?

— Je fais mon nid, j'aime bien mon amie,  
J'ai mes petits, je cherche leur repas.  
L'été, je reste au bois sous la ramée;  
Quand le gazon se couvre de frimas,  
J'attends ailleurs la saison bien-aimée:

Le doux printemps, et la brise embaumée  
Me voit alors revenir sur mes pas.  
Mon bonheur, c'est de chanter la nature,  
L'amour, les fleurs, le soleil, ma forêt,  
Mais — sans souci de la vie future . . . .

— Etre oiseau, c'est tout ce qu'il me faudrait !

*Le Janvier 1886.*



## LX.

## ROUMANIE

*Mein Vaterland!  
O! erkenne Dich nicht länger!  
Lange hast Du Dich erkannt ...*  
(Tiedge).

**V**iens, ô Muse exhalant de suaves parfums,  
Viens! Il faut aujourd'hui te couronner de rose,  
Il faut laisser flotter épars tes cheveux bruns,  
Car nous allons chanter une bien douce chose :  
Nous allons toutes deux parler de mon pays,  
De ses blonds champs de blé que le Danube arrose,  
De ses coteaux couverts de vigne et de maïs...

Le sourire de Dieu fit ces fières montagnes :  
Beaux hommes travaillant dans de riches campagnes ;

Femmes filant la laine en chantant, en riant,  
Belles comme le ciel bleu, près de la fontaine;  
Tout est là, dans ce point élu de l'orient.

Muse aux ailes d'argent, ma seule souveraine,  
Toi qui peux t'envoler aux demeures des dieux,  
Cours! élance-toi vite, et que ta brune tresse  
Parfume l'air autour de toi. Va dans les cieux,  
Radiieuse, en roulant tes airs pleins de tendresse,  
Et de cette hauteur, regarde autour de toi.

A tes pieds, tu verras en bas, sur cette terre  
Au couchant, entre un fleuve immense, un fleuve roi,  
Et des monts dont les bois sont remplis de mystère,  
Un coin fleuri, doré, lumineux; si tu dis  
En voyant ce coin-là: „Mais c'est le paradis!  
C'est le pays de Dieu, c'est la terre bénie!“  
— Muse, tu diras vrai:

Car c'est la Roumanie.

*Paris, 3 Octobre 1885.*



LXI—LXII.

## IL FAIT NUIT...

*Nox erat et coelo fulgebat luna sereno...*

(Horace)

**I**l fait nuit, et tout repose,  
Hormis l'amoureux zéphyr,  
Qui, pour embrasser la rose,  
N'a pas voulu s'assoupir.  
En se jouant, il balance  
Les arbres silencieux.  
Autour de la lune dance  
Un nuage dans les cieux,

Et sa lumière indiscrete  
Ce soir, ne pourra gêner  
Les deux amants qu'elle guette  
Quand ils vont se promener.

Les fleurs que le vent caresse  
Embaument l'air de ces lieux ;  
Tout respire la tendresse  
Dans le bois mystérieux.

Pas de bruit. Dans le feuillage  
Le rossignol endormi  
A quitté son bavardage  
Au sein du sommeil ami.  
C'est l'heure où l'amant fidèle,  
Qui veille lorsque tout dort,  
A la porte de sa belle  
Attend sa vie ou sa mort!

1885.

(Variante de la même chanson :)

Il fait nuit, et tout repose,  
Hors le rossignol bavard,  
Qui, pour lui dire une chose,  
Prend sa compagne à l'écart.

Ils s'en vont, dans le bois sombre,  
Sous le feuillage odorant ;  
Ils s'en vont chercher de l'ombre,  
Et fuir le regard perçant

De la lune curieuse,  
Qui les guette sous le bois :  
Allons, ma belle rieuse,  
Imitons-les cette fois !





## LXIII.

## LE CIMETIERE

---

A Florica.

---

*Voilà de quels pensers les cercueils m'entourent...*

(Legouvé).

**S**e l'aime bien, ce pauvre cimetière,  
Qui fut témoin de nos ébats mutins.  
Te souviens-tu de ces temps si lointains  
Où nous faisons l'école buissonnière?  
Nous aimions nous asseoir sur une pierre  
Pour nous conter nos secrets enfantins:  
Il nous plaisait, le triste cimetière.

Il attenait à ce noir monument,  
A cette église à nos yeux encor belle,  
Qui dans le temps a servi de chapelle  
Aux moines saints de l'antique couvent.  
Sous les cyprès nous errions souvent,  
Leur ombre était toujours fraîche et nouvelle,  
Et nous aimions le sombre monument.

\*

Je vois encor la tombe abandonnée,  
Le marbre où nous cherchions à déchiffrer  
Un nom perdu, qu'on a dû bien pleurer  
Jadis, un nom de femme moissonnée  
Comme une fleur, par la mort obstinée  
Qui rit des maux qu'elle fait endurer.  
Je la revois, la tombe abandonnée.

\*

Et je revois aussi le saule en pleurs  
Rasant nos fronts de ses flexibles branches ;  
Le cerisier, couvert d'étoiles blanches  
Quand revenait Avril, le mois des fleurs ;

L'acacia, répandant ses odeurs,  
Et le ciel comme un bouquet de pervenches  
Qui s'encadrerait dans les saules pleureurs.

\*

Il s'est enfui comme un rêve éphémère  
Notre bonheur, dans le passé lointain.  
Qui peut savoir quand l'arrêt du destin  
Réunira dans notre vieux cimetière  
Nos coeurs longtemps séparés sur la terre,  
Quand reluira pour nous l'heureux matin  
Qui s'est enfui comme un rêve éphémère!

*Paris, Novembre 1885.*

---

*Note de B. P. H.:* Le „vieux cimetière“, c'est-à-dire les quelques tombeaux parsemés autour de l'église Mihaï-Voda à Bucarest, ancien couvent, dans la cour même où se trouvent les Archives de l'Etat et où le poète a passé son enfance, revient aussi, entr'autres, dans la notice suivante, trouvée parmi ses papiers posthumes :

„O ma vieille église de Mihai-Voda, et ma vieille cour, et mon petit jardin que je bêchais et arrosais avec tant d'ardeur jadis ! O cimetière où je m'amusais à grimper aux arbres et à déchiffrer les noms incrustés dans les pierres de tombes ! O mes chiens, mes chats, ma jolie chatte noire ! O mes deux vieilles dames (\*), entre lesquelles s'est passée mon enfance ! Si vous me voyiez maintenant, hélas ! j'ai bien peur que vous ne me reconnaîtriez plus ! Je ne comprends plus le langage des bêtes et des fleurs ; je ne sais plus lire sur les tombes ; je ne sais plus parler avec les vieilles.... O ma pauvre Eglise ! c'est à peine si je sais encore pleurer ! (Le 10 avril 1885).“



---

\*) Ces deux dames étaient : l'une, une pauvre veuve accueillie dans la maison ; l'autre, l'arrière-grand-mère du poète, Marie Dauksza (depuis religieuse Mélanie au couvent de Passerea), mère de ma mère, âgée de 90 ans. (B. P. H.).

## LXIV.

## CERTAIN AGE

*Car veils hom non pot repausar  
Can l'aven toseta gardar...*

(Roman de Flamenca).

L'amour, blond et rose,  
Est comme le jour ;  
Vous êtes morose...  
Etes-vous l'amour ?  
On le voit toujours sourire,  
Vif et frais comme un printemps ;  
Vous boudez toujours, messire,  
Et vous avez cheveux blancs !

Puis, l'amour voltige  
De fleur en buisson,  
Baisant chaque tige,  
Gai comme un pinson.  
Vous n'aimez que votre dame,  
Et, jaloux, vous l'enfermez ;  
Aussi l'ennui tient son âme...  
L'amour n'a d'ennui jamais.

\*

L'amour est volage,  
L'amour est enfant ;  
Il a beau visage,  
Regard triomphant.  
Vous, hélas ! me faites rire,  
Vous êtes déjà trop vieux ;  
J'ai toujours entendu dire  
Que l'amour se portait mieux !

1885.






## LXV.

## A UNE JEUNE FILLE

*Casta placent Superis...*

(Tibulle.)

h! donne-moi ta main, permets que je la serre.  
J'aime ton front serein, ta parole sincère.  
J'aime surtout tes yeux ; je vois dans leur azur  
Le candide reflet de ton coeur noble et pur.  
Ta bouche aussi me plaît : elle est droite et loyale,  
Et ta parole en sort touchante et cordiale ;  
Elle est ferme, et ta lèvre, aux coins un peu moqueurs,  
Charme, et te fait gagner les esprits et les coeurs.



Tu sembles toujours calme, et presque indifférente ;  
Pourtant, j'ai lu dans ton âme chaude et vibrante.  
Dans ton regard un feu luit, étrange et sacré :  
Car ton coeur a souffert et tes yeux ont pleuré.  
Parfois, j'y vois passer une humide étincelle,  
Et la douleur que tu veux cacher, se décèle.

*Paris, Juin 1886.*



## LXVI.

## L A F E U I L L E

*O lös't mir das Räthsel des Lebens,  
Das qualvoll uralte Räthsel!*

(Heine).

**D**ois, les arbres ont pris des formes de squelette.  
Plus de feuilles. Le vent les enlève et les jette  
Au loin, on ne sait où, dans l'air et dans les cieux.  
Secouant l'arbre altier qui gémit et se penche,  
Le vent vient détacher la feuille de sa branche,  
Et puis l'emporte joyeux!

Pâle, sèche, on te foule aux pieds, feuille tombée,  
Ou l'on te fait brûler dans la vive flambée  
Que des enfants rieurs allument vers le soir ;

Loin de l'arbre où jadis il te plaisait d'entendre  
Parfois les rossignols de leur voix triste et tendre  
Chanter sous le feuillage noir.

Pauvre feuille perdue ! Ah ! ton sort nous retrace  
Notre propre destin, notre propre disgrâce :  
Nous naissons, sans savoir où Dieu nous jettera.  
Que sommes-nous ?—Secret ; où courons-nous ?—Mystère.  
Et que deviendrons-nous en quittant cette terre ?  
Oh ! nul jamais ne le saura.

Et que devient la feuille aux vents abandonnée ?  
A-t-elle comme nous, hélas ! sa destinée ?  
Rien ne se perd, et rien ne meurt dans l'univers.  
Nos âmes vont aux cieux, vivent dans les planètes ;  
Nos corps ne meurent pas, puisque de nos squelettes  
Dieu fait les fleurs et les prés verts.

La feuille se transforme aussi, la feuille morte  
Que la branche a lâchée et que la brise emporte ;  
Que devient-elle ? Dieu le sait, lui qui sait tout,  
Lui qui seul est toujours, qui seul n'a pas de bornes,  
Qui perce tous les cieux, pour nous obscurs et mornes,  
Embrassant l'espace sans bout.

O grand Dieu! L'infini!—Philosophes sublimes,  
Comprenez-vous ceci: les cieux n'ont pas de cîmes,  
Et les mondes géants, par mille millions,  
Roulent autour de vous, éternels, immuables,  
Et la terre pour eux, c'est le grain dans les sables  
    Que sur la grève nous foulons!

Et puis occupez-vous encor du coeur des hommes!  
Vous qui ne sortez pas de la terre où nous sommes,  
Qui ne voyez jamais plus loin que nos tombeaux,  
Venez nous expliquer, par tant de syllogismes,  
A force d'angles droits, et de troncs, et de prismes,  
    Epuisant vos têtes par d'assommants travaux,

Que notre âme est multiple, ou bien qu'elle n'est qu'une;  
Que l'âme sans le corps ferait une lacune;  
Ou que l'esprit n'agit jamais que par les sens:  
Eh! qu'importe! appelez cela sens, esprit, âme,  
Appelez passions ce que le coeur réclame,  
    Ce ne sont que des mots, et qui n'ont pas de sens!

Ame, corps, esprit pur, sens, coeur, intelligence,  
Que voulez-vous dire? Toute votre science,  
Grands hommes, n'aboutit qu'à nous désespérer;

Nous n'y comprenons rien, vous non plus, j'imagine;  
L'homme est-il un esprit, n'est-il qu'une machine,  
Qu'importe! puisqu'il sait aimer et sait pleurer!...

Voilà ce que je pense à voir tomber la feuille.  
Mon esprit volontiers observe et se recueille.  
Dieu pour moi, c'est le bien infini. — Très-souvent,  
Pendant qu'autour de moi l'on rit et l'on murmure,  
J'entends les mille voix de la grande nature  
Et ce que Dieu me dit dans la plainte du vent.

*Paris, 21 Novembre 1887.*



## LXVII—LXVIII.

V I C T O R H U G O

*deux jours avant sa mort.*

**N**on, tu ne mourras pas, Hugo! Tout effarée  
La Mort devant ton lit s'incline, et lentement  
S'éloigne avec respect de ta couche sacrée.  
Elle ajourne pour toi le terrible moment.

„C'est la Mort! as-tu dit, la voyant, pâle et nue,  
Sinistre, s'approcher, se dresser devant toi.  
C'est Madame la Mort. Elle est la bienvenue.  
Mes enfants sont partis, et c'est mon tour à moi!“

Alors, devant ton front sublime qui rayonne  
Comme l'astre du jour rayonne à son couchant,  
O grand' père! — si je t'appelle ainsi, pardonne —  
La Mort dût se courber. Et vers toi se penchant,



Elle tendit sa main osseuse de squelette  
Et dit : „Hugo, je viens te prendre. Je le veux.  
Je ne le puis. La Mort est vaincue, ô poète!  
Vis! Je te laisse voir tes arrière-neveux.

„Car j'ai vraiment pitié de cette pauvre France.  
Elle a bien des douleurs déjà. Et se serait  
Affreux de lui causer encor cette souffrance  
De la priver de toi :

La Mort en pleurerait!“

*Mercredi, 20 Mai 1885.*

---

Après le décès du grand poète, M-le Hasdeu a écrit  
un sonnet, dont il ne reste que le fragment suivant :

### JEANNE ET GEORGES HUGO

Jeanne pleure tout bas auprès de son grand-père.  
Elle est a son chevet. Lui, calme, souriant,  
Caresse les cheveux blonds de sa chère enfant,  
Et dit : „Ne pleures pas! Tu fais pleurer ta mère.“



Alors Jeanne, brisée, et de pleurs étouffant,  
Sort, et donne à sa douleur une libre carrière.  
Mais bientôt, seul et morne, elle trouve son frère,  
Et, pour le consoler : „Grand' père est moins souffrant“.

.....

---

*Note de B. P. H.* Dans le quatrième volume de l'Oeuvre posthume de ma fille, parmi les „Pensées et Impressions“, on trouve aussi une pièce intitulée : „Les derniers moments de Victor Hugo“. Elle adorait surtout trois hommes : Napoléon I, Victor Hugo et M. de Lesseps, qu'elle appelait „les trois grands poètes du siècle“.




LXIX.

## LARMES D'ENFANCE

---

*A ma mère.*

---

 jours de mon enfance, ô jours remplis de charmes!  
O pleurs que je versais pour des riens! Douces larmes,  
Que ne revenez-vous encor mouiller mes yeux!  
Comme au matin la fleur s'humecte de rosée  
Quand la riante aurore apparaît dans les cieux,  
Ainsi sous leur paupière, un instant abaissée,  
On voit briller des pleurs dans d'innocents yeux bleus.


Aux rayons du soleil, la fleur, humble et petite,  
Se sentant réchauffer, bénira l'Eternel :  
La rosée a séché sous ce regard du ciel.  
Les larmes de l'enfance aussi sèchent bien vite  
Sous un regard rempli de l'amour maternel.

*Paris, Octobre 1885.*



## LXX.

## ANACRÉONTIQUE

n jour le blond Amour, parmi les fleurs écloses  
Folâtrait et jouait, en aspirant les roses.  
Une rose lui plut, aux brillantes couleurs.  
Il voulut la saisir, curieux et timide.  
Mais la fleur le piqua d'une épine perfide :  
L'Amour s'envola tout en pleurs.

Il souffle sur son doigt, il le suce, il le presse,  
Mais en vain ! Il courut chez la belle déesse

Et lui dit en boudant : „Je n'aime plus les fleurs!“  
 Et Vénus, souriant, répondit : „Tu murmures.  
 Beau comme elles, enfant, tu causes des tortures,  
 On t'aime, et tu perces les coeurs!“

*Paris, Septembre 1885.*

---

*Note de l'auteur.* Il s'agit de la XL<sup>e</sup> Ode d'Anacréon :  
*Eis Ἔρωτα* (éd. Moebius), imitée par Théocrite : *Ἔρωτα*  
*κηριοκλέπτην*, et aussi par notre Ronsard :

Le petit enfant Amour  
 Cueilloit des fleurs à l'entour  
 D'une ruche, où les avettes  
 Font leurs petites logettes. . .

---

*Note de B. P. H.* Pour voir que l'Ode d'Anacréon n'a  
 fait qu'inspirer le poète, qui lui a donné une tout autre  
 tournure, il nous suffit de reproduire le texte grec :

*Ἔρως ποτ' ἐν ῥόδοισι*  
*κοιμωμένην μέλιτταν*  
*οὐκ εἶδεν, ἀλλ' ἐτρόωθη*  
*τὸν δάκτυλον. παταγθεὶς*

τᾶς χειρὸς ἀλόλυξε·  
δραμῶν δὲ καὶ πετασθεῖς  
πρὸς τὴν καλὴν Κυθήρην,  
ὄλωλα, μάτερ, εἶπεν,  
ὄλωλα κάποθνήσκω.  
ὄφρις μὲ ἔτυψε μικρός,  
πτερωτός, ὃν καλοῦσιν  
μέλιτταν οἱ γεωργοί.  
ἦ δ' εἶπεν· εἰ τὸ κέντρον  
πονεῖ τὸ τίς μελίττας,  
πόσον δοκεῖς πονοῦσιν,  
Ἔρωσ, ὅσους σὺ βάλλεις;



## LXXI.

## CAMISARDS

*La nuit dans une forêt.*

---

Fragment.

---

*Oh teach me in the trying hour,  
When anguish swells the dewy tear,  
To still my sorrows, own thy power,  
Thy goodness love, thy justice fear...*

(Chatterton.)

## GUILLEMETTE

**C**ette fraise est vermeille et son odeur est douce.  
Je trouve qu'il fait bon de manger sur la mousse,  
Un soir d'été, par un clair de lune pareil.  
Moi, fille du midi, j'aime bien le soleil,



Mais la lune me plaît, car elle est mon amie :  
Bien souvent dans ce bois je me suis endormie  
Me sentant caresser par ses rayons joyeux ;  
Je pensais à mon père, alors je dormais mieux.  
C'est beau, le ciel ; c'est beau, la nuit tiède et sereine.  
On dirait que la lune est une blanche reine,  
Les étoiles étant les dames de sa cour.  
Vraiment, la nuit me plaît encor mieux que le jour.

## JEAN

Ton âme est poétique, et tu sens la nature,  
Enfant ! Mais cette nuit, qui semble calme et pure  
A nous deux qui causons assis sur le gazon,  
Est terrible pour ceux qui râlent en prison !  
Cette lune qui brille au-dessus de nos têtes,  
Qui du roi Louis éclaire peut-être les fêtes,  
Voit aussi des fuyards éperdus, des enfants,  
Des femmes, des vieillards, troupe aux pas chancelants,  
Abandonnant leurs champs, le foyer de leurs pères,  
Les tombeaux profanés de leurs dépouilles chères,  
Et quittant leur patrie où tous sont en danger,  
Pour chercher le repos en pays étranger !  
Songe à ton père mort, laissé sans sépulture,  
Et souviens-toi que Dieu, qui fit cette nature,

Belle à tous, bonne à tous, n'exaucera jamais  
Tous ceux qui n'ont pas su mériter ces bienfaits,  
Tous ceux qui du pouvoir que ce Dieu leur confie  
Abusent pour nous faire un enfer de la vie ;  
Qui maudissent, massacrent, au nom de Jésus-Christ,  
Proscrivant pour celui qui n'a jamais proscrit,  
Tuant, parce que Dieu veut la paix et l'ordonne,  
Et ne pardonnant pas, parce que Dieu pardonne !

Enfant, ton père mort te parle par ma voix.  
Il mourut sans vouloir obéir à ces lois  
Que les tyrans, hélas ! nous ont faites cruelles.  
Il obéit aux lois divines, immortelles,  
Qui défendent à tous de renier leur Dieu ;  
Cette loi ne dépend ni du temps ni du lieu ;  
Elle est toujours la même, et nul ne doit l'enfreindre.  
Ne la viole pas : tu n'auras rien à craindre.  
Si tu crois en ton Dieu, si tu sais le servir,  
Il sera ton égide ; il peut te secourir,  
Lui seul !

Et si tu dois mourir, ô Guillemette,  
Aux lâches assassins toi-même offre ta tête,  
Mais sans te plaindre ; sans dire : „Soyez maudits !“  
Accepte ce chemin qui mène au paradis.

La mort n'est qu'un passage à la vie éternelle.  
Tu dois la recevoir, mais non courir vers elle.  
Si tu souffres, jamais ne dis : „Je veux mourir!“  
C'est comme tu disais : „J'ai hâte d'en finir,  
De combattre pour Dieu je me sens enfin lasse...“  
C'est à Dieu de vouloir nous faire cette grâce.

. . . . .

1887.

---

*Note de B. P. H.* Ce dialogue devait faire partie d'un  
drame en vers intitulé : „Jean Cavalier“.



## LXXII.

## E N S U I S S E

*Viens ! Tout aime au printemps, et moi j'aime toujours.*

(A. Chénier).

**L**a brise légère en passant effleure  
 Et penche sur l'eau les roseaux soyeux ;  
 Dans le fond du bois le rossignol pleure ;  
 La nature est douce, et mon cœur joyeux.

La nuit est sereine et brille d'étoiles,  
 Et la lune éclaire au loin le lac bleu ;  
 Ma nacelle glisse au gré de ses voiles ;  
 La nature est calme, et mon cœur en feu !

J'entends le berger, qui, sur la montagne,  
Chante un air plaintif, comme un troubadour ;  
Et le merle aussi chante à sa compagne ;  
Que disent-ils tous ? ils disent : amour !

Le jasmin, le lys, le muguet, la rose  
Embaument les airs, chacun à son tour ;  
Et le papillon de nuit qui se pose  
Sur ces fleurs, les baise, et leur dit : amour !

Mon amie, oh ! viens ! laisse-moi te dire  
Ce que dit l'oiseau, ce que sur les monts  
Le pâtre chantait, et ce que soupire  
Mon coeur plein d'amour : mon amie, aimons !

*Genève, 12 Sept. 1884.*



## LXXIII.

## LA TZIGANE

*Gais Bohémiens, d'où venez-vous ?*

(Béranger).

**L**lle marche, légère ainsi qu'une sylphide,  
Laisant flotter au vent sa robe au larges plis;  
En effleurant le sol d'un pas leste et rapide,  
Svelte, vive, élancée, et droite comme un lys.

Son pied est gracieux ; il peut courir sans cesse,  
Sans être jamais las ; cambré, rond et menu,  
Je le préfère au pied chaussé d'une princesse,  
Et pourtant par la pluie il reste toujours nu.



Elle passe et, marchant majestueuse et fine,  
Mollement se balance ainsi qu'un grand roseau,  
Qui, bercé par le vent, avec langueur s'incline,  
Et plie, en se courbant sous le poids d'un oiseau.

Sur son front, ses cheveux crépus, tombent rebelles  
En touffes, abondants, mais indisciplinés;  
Et plus d'une beauté célèbre entre les belles  
Eût envié la forme exquise de son nez.

Sous sa lèvre charnue où le sourire joue,  
On voit briller l'émail éclatant de ses dents;  
Et rien n'est comparable au beau mat de sa joue  
Basanée, et qui rend plus beaux ses yeux ardents.

Elle aime les couleurs voyantes; sur sa tête  
Elle pose un fichu jaune et rouge, et son sein  
Est orné d'un collier de sequins; et, coquette,  
Elle va, chantonnant, sans peur du lendemain.

Sans se plaindre, elle suit, confiante et virile,  
Son époux au teint bronzé, par son coeur choisi;  
Nomade, il va chercher travail de ville en ville,  
Et partout sa femme partage son souci.



Elle aide son mari dans sa besogne rude,  
Quoi qu'il soit, forgeron, chaudronnier, ou maçon;  
Et, le cigare aux dents, sourit par habitude,  
En fredonnant toujours sa naïve chanson...

Sous sa tente de toile, au milieu de la plaine,  
Le soir, elle s'assied autour d'un grand feu clair;  
Et prenant son enfant dans ses langes de laine,  
L'allaita en le berçant aux sons plaintifs d'un air.

Puis, toujours en fumant, rêveuse et souriante,  
Tandis que le bébé s'endort à ce refrain,  
Elle admire son fils et, mère insouciante,  
Elle ne songe point à l'avenir lointain.

C'est la Tzigane : elle est le papillon qui vole  
Et folâtre de fleur en fleur, étincelant ;  
Mais prenez bien garde : sous ce masque frivole  
Se cache l'étincelle du charbon brûlant.

*Janvier 1887.*



## LXXIV.

## AU LUXEMBOURG

*In your hearts are the birds and the sunshine,  
In your thoughts the brooklet's flow . . .*

(Longfellow).

**L**e jardin résonnait de cris d'enfants joyeux,  
Frais et rieurs; le ciel se mirait dans leurs yeux,  
Et leur timbre argentin, fait de notes perlées,  
Réveillait les échos morts des vastes allées.

Le vent d'hiver, chanteur bavard, noir moissonneur,  
Cruel, indifférent, comme la Mort, sa soeur,  
Avait depuis longtemps, par ses concerts étranges,  
Chassé de leurs nids les merles et les mésanges.  
Il avait dépouillé la verdure et jeté  
A terre la tendre couronne de l'été.  
Les arbres décharnés tordaient leurs branches noires,  
Pareils aux revenants de nos vieilles histoires,  
Et semblaient s'agrandir par l'effet du brouillard.

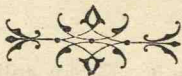
Et les enfants jouaient, soit au colin-maillard,  
Soit au cerceau, ou bien au ballon, aux toupies...  
C'était plaisir de voir leur faces réjouies,  
Leur visage empourpré par les baisers du vent  
— Traître baiser qui mord et tue, hélas! souvent —,  
Leurs blonds cheveux épars sur leurs doux fronts candides,  
Et leurs yeux pétillants de malice et limpides.

Heureux, ils s'amusaient, ils étaient sans soucis.  
Les uns, pauvres, les mains rouges, de froid transis,  
Oubliaient un instant la chambre étroite et basse  
Où leur mère gisait malade, pâle et lasse ;

Ils oubliaient le froid, l'hiver et leur taudis,  
Et venaient secouer leurs membres engourdis.  
Oh! les beaux tapageurs! Gaité de l'innocence!

Le jeu, c'est le travail auguste de l'enfance.

*4 Mars 1886.*



LXXV.

A H É B E

*Πάντες ἡβηδόν...*

**H**ébé! Verse en tout la jeunesse,  
Verse la grâce et la beauté,  
Pour que la nature renaisse,  
Souriante au soleil d'été!

Incline ta divine amphore,  
D'où jaillit la vie et l'amour ;  
Donne ses roses à l'Aurore,  
Et donne ses rayons au jour!

Hébé! que tout ce qui respire,  
Reçoive ton nectar sacré;  
Et que l'univers, ton empire,  
Soit de tes parfums enivré!

Donne aux prés leur douce verdure,  
Donne aux forêts leur chant béni;  
Aux ruisseaux, leur joyeux murmure;  
Aux oiseaux, leur branche et leur nid!

Hébé! rends la terre féconde,  
Donne-lui puissance et vigueur;  
Rends le calme à la mer profonde,  
Et l'espoir à mon pauvre coeur!

Verse la jeunesse éternelle,  
Verse l'éternelle beauté:  
Que par toi l'âme, ouvrant son aile,  
Effleure l'immortalité!

*Paris, 20 Mai 1886.*



UN PORTRAIT



Comme Postface à ce volume, je reproduis en fac-simile une petite lettre, que me communique M. Auguste R. Clavel et qui en dit plus que ne saurait le faire une longue auto-biographie.

Ce n'est qu'au mois d'Août 1887 que j'ai appris pour la première fois l'existence de certains cahiers que ma fille gardait soigneusement et dans lesquels elle écrivait à fur et à mesure sa prose et ses vers. Sur ma prière, elle m'en a lu quelques pièces, qui m'ont vivement impressionné, mais elle a refusé net de les livrer à la publicité, en me répondant par le *more ursino* de Virgile : „Il faut que je revoie d'abord de fond en comble et à plusieurs reprises tout ce que j'écris, d'ailleurs je suis encore trop jeune, je puis attendre“.

Voyant cette résistance, je me permis de lui dérober quatre poésies prises au hasard : *Les contes bleus*, *Larmes d'enfance*, *Dédain* et *Le souhait d'une vilaine*, dont les deux dernières seront comprises dans le second volume de son Oeuvre posthume, et je les portai à la rédaction du journal *l'Etoile roumaine*. M. Clavel, un des rédacteurs littéraires de cette feuille, ayant analysé ces poésies dans une charmante étude, en trois articles, intitulée : *Mlle Julie Hasdeu comme poète*, ma fille, après m'avoir fait un peu la moue, lui adressa la lettre que je reproduis ici.

B. P. H.

---

Monsieur,

Je viens vous remercier pour les aimables articles que vous avez eu la bienveillance de consacrer à mes vers dans votre journal.

Si quelque chose a pu me faire oublier le regret que j'ai ressenti de voir publiées ces premières et humbles productions de ma plume, c'est la façon dont vous les avez comprises et interprétées. Vous avez bien vu qu'en tout et partout je déteste l'affectation et la pose, que j'aime pardessus tout la franchise et la vérité, deux choses qu'aujourd'hui

on ne trouve plus guere que chez l'enfant;  
et c'est pourquoi, en dépit de tous et autant  
que possible je veux rester enfant par le coeur,  
bien enfant. Vous avez compris cela, monsieur,  
Vous l'avez dit et d'une manière charmante:  
je vous en remercie sincèrement.

Veillez recevoir, monsieur, avec l'expression  
de ma reconnaissance, l'assurance de  
mes sentiments les plus distingués

Julie Hasdeu

Bucarest, le 9 septembre 1887.

## APPENDICE

AUX N-ros II, X, XVI ET XLIX.


## LA DOÏNA DES ROUMAINS

Origines du génie poétique des peuples romans.

---

*A mon ami M. Louis Leger.*

---

 Qu'est-ce que la *doïna*? ou plutôt *doïnä*, prononcé en deux syllabes : *döï-ne*.

„Les *doïnas* — dit M. Alexandri — sont des chansons „d'amour, de tristesse et de mélancolie, expansions plain- „tives du coeur du Roumain dans toutes les circonstancés „de sa vie“. (1)

M. Roques dit vaguement que la *doïnä* est „un chant qui tient de l'élégie, de l'ode et de la ballade“. (2)

D'une manière très plastique, la *doïnä* est caracté- risée en vers par feu C. Negruzzi :

„Depuis que j'étais petit, — je sais la doină et je  
 „chante la doină, — car le Roumain, tant qu'il vit, — est  
 „toujours fier de sa doină. — Moi, c'est avec la doină que  
 „je paye — mon impôt et ma corvée; — mes boeufs, quand  
 „ils entendent la doină, — labourent et défrichent la ja-  
 „chère, — et quand j'ensemence mon champ, — j'entonne  
 „mes douces doïnas; — et puis, lorsque j'entends une fil-  
 „lette — chanter une doină dans la clairière, — j'y cours  
 „et je la trouve, — pour lui parler des doïnas; — elle  
 „m'écoute volontiers, — car elle est belle et gracieuse,  
 „ — et elle me dit qu'elle m'aimerait bien, — si je lui  
 „chantais une doină. — Enfin, je vous le déclare, quoi  
 „qu'il en advienne, — je sais la doină et j'aime la  
 „doină!“ (3)

*Doină*, ce n'est pas proprement :

La plaintive élégie en longs habits de deuil...

Courte comme le sentiment, la doină est l'expression  
 du sentiment sous toutes ses formes : tristesse ou joie,  
 amour ou haine, enthousiasme et désespoir, paix et  
 guerre, mais toujours avec une note de désir ou d'at-  
 tente.

Les trois doïnas du recueil posthume de ma fille :  
 „Feuille verte de chêne“, „Feuille verte de noyer“ et „Feuille



*verte d'églantier*“, sans être des traductions ou même des imitations d'aucune chanson populaire roumaine, reproduisent, toutefois, parfaitement l'esprit, le caractère, l'essence de ce genre de poésie.

Mais d'où vient ce mot *doină* ?

Les écrivains roumains ont successivement émis là-dessus une foule d'avis disparats.

D'après le Transylvain Pierre Maïor, *doină* viendrait du grec dorique  $\delta\eta\nu$  ou  $\delta\alpha\nu$  „Jupiter“; mais l'étymologiste néglige de nous expliquer, sinon la transition phonétique, du moins, la façon logique dont le chef du Panthéon hellénique serait passé en Dacie pour s'y métamorphoser en „chanson“. (4)

Plus excentrique encore est l'opinion du vieux boyard moldave, Malinesco, d'après lequel *doină* dériverait du latin *donativum*, ou bien du Danube, ou enfin de Diana, une triple étymologie triplement inadmissible. (5)

Suivant Laurian et Massim, auteurs d'un premier dictionnaire académique en Roumanie, il faudrait rapprocher *doină* du latin *doleo*; c'est ce qui a été soutenu avec un semblant d'argumentation par M. Aron Densușiano, (6) qui part d'une forme hypothétique *dolina*,

d'où cependant, d'après les lois phonétiques du roumain, dériverait „dorină“, et jamais „doină“.

L'étymologie proposée par feu Cihac a tout-à-fait l'air d'une ingénieuse plaisanterie. En supposant gratuitement que les doïnas doivent être jouées sur des flûtes, il fait dériver ce mot du serbe dvoïnitza „flûte double“, c'est-à-dire du paléo-slave dvoïnŭ „double“. (7) Mais alors, puisque l'idée de dualité serait la chose essentielle, pourquoi le mot ne viendrait-il pas plutôt directement du roumain doi „deux“?

La plus ancienne opinion est celle du prince Cantémir, qui croyait que Doïnä aurait été le nom du dieu Mars chez les anciens Daces, car, dit-il, c'est par ce mot que débutent toujours les chansons guerrières des Roumains : „praeponitur enim cunctis quae fortiter in bello referunt canticis“. (8)

L'hypothèse du vieux Cantémir, tout arbitraire qu'elle soit, a pourtant le mérite de susciter une question très sérieuse : les Roumains ont-ils hérité leur puissante inspiration poétique des Romains, ou bien des Daces?

L'histoire a constaté depuis longtemps, que rien ne peut guère être plus prosaïque que ne l'était l'austère nation de soldats et de jurisconsultes, nourrie par la

fameuse louve sur les bords du Tibre. „Peu de nations  
„ — dit Michelet — me semblent s'être trouvées dans  
„ des circonstances moins favorables à la poésie. Des  
„ populations hétérogènes, enfermées dans les mêmes  
„ murs, empruntant aux nations voisines leurs usages,  
„ leurs arts et leurs dieux; une société tout artificielle,  
„ récente et sans passé; la guerre continuelle, mais une  
„ guerre de cupidité plus que d'enthousiasme; un génie  
„ avide et avare. Le Clephte, après le combat, chante  
„ sur le mont solitaire. Le Romain, rentré dans sa ville  
„ avec son butin, chicane le sénat, prête à usure, plaide  
„ et dispute. Ses habitudes sont celles du jurisconsulte,  
„ il interroge grammaticalement la lettre de la loi, ou  
„ la torture par la dialectique, pour en tirer son avan-  
„ tage. Rien de moins poétique que tout cela. La poésie  
„ ne commença pas dans Rome par les patriciens, en-  
„ fants ou disciples de la muette Etrurie, qui dans les  
„ fêtes sacrées défendaient le chant et ne permettaient  
„ que la pantomime. Magistrats et pontifes, les *pères*  
„ devaient porter dans leur langage cette concision solem-  
„ nelle des oracles, que nous admirerons dans leurs in-  
„ scriptions. Quant aux plébéiens, ils représentent dans la  
„ cité le principe d'opposition, de lutte, de négation. Ce  
„ n'est pas encore là que nous trouverons le génie poétique“.

La prétendue poésie populaire de Rome pourrait être appréciée assez bien d'après l'échantillon qu'en donne Flave Vopisque :

„Mille, mille, mille, mille, mille, mille decollavimus.

„Unus homo mille, mille, mille, mille decollavimus.

„Mille, mille, mille, vivat, qui mille, mille occidit.

„Tantum vini habet nemo, quantum fudit sanguinis...

D'autres morceaux analogues peuvent être lus dans le recueil des poésies populaires latines antérieures au XII-e siècle, publié par Edelstand du Méril; quant à la période plus ancienne, on n'a qu'à consulter la monographie de Corssen, qui observe que Rome: „*adversaria erat incrementis popularis poësis*“ . (10)

Les Daces, d'autre part, ont-ils été tout aussi prosaïques? Je laisse de côté les Orphée, les Musée, les Thamyris, fondateurs mythiques de la poésie et de la musique grecque, reconnus par les Héliènes eux-mêmes comme ayant appartenu à la grande souche thracique, dont descendaient les Daces. Je me bornerai à citer une seule autorité qui, bien que seule, a l'avantage de se rapporter précisément aux Thraces du Danube. Théopompe, quatre siècles avant J. C., nous dit que les Gètes, branche thracique la plus rapprochée des Daces, et qui leur est

presque identique, jouaient de la harpe quand ils allaient quelque part en ambassade : „Γέτας κιθάρας ἔχοντες καὶ κιθαρίζοντες τὰς ἐπιχυρκειίας ποιοῦνται“ (11). Il faut remarquer que les Thraces appelaient la cithare *brynchos* : „Βρυνχόν. κιθάραν. Θραῖκες“ (Hesych.), mot conservé jusqu'à présent, avec le même sens, par les Roumains du Banat sous la forme *bróncă*. (12)

Si nous mettons maintenant en parallèle la nature éminemment prosaïque des Romains et l'esprit poétique des Daces, on pourra très légitimement en conclure à priori, que la *doină* des Roumains, comme genre assurément, et non comme matière, est un héritage des ancêtres d'origine thracique.

Mais, d'abord, quel est le prototype du mot *doină*?

En Transylvanie, à côté de la forme *doină* existe aussi celle de *dăină*, (13) variante très-remarquable qui, bien que rare, nous présente, sans aucun doute, une forme plus ancienne du mot, l'o dans *doină* étant déjà une décroissance vocalique, ce qui est un phénomène commun dans la phonologie des toutes les langues.

Dans la forme *dăină*, l'élément essentiel est le diphthongue tonique *ai*, lequel pourrait donner lieu à une des trois suppositions suivantes.



1°. *ai*, est-ce une gunification d'*i*, si ordinaire dans la phonétique indo-européenne? si oui, le prototype serait alors *dina*;

2°. est-ce une métathèse roumaine comme dans „*aibă* = \**abiă* = lat. *habeat*“ ou dans „*defaiă* = \**defamiă* = lat. *diffamia*“? alors le prototype serait *daniă*;

3°. enfin, est-ce une épenthèse roumaine comme dans „*mâine* = lat. *mane*“ ou „*câine* = lat. *canem*“? alors le prototype serait *dane*.

Tout d'abord, écartons péremptoirement l'hypothèse métathétique, puisqu'un prototype *daniă*, latin ou autre dont on puisse faire dériver *daină*, n'existe nulle part.

La supposition d'une pure épenthèse de l'*i* est très séduisante au premier coup d'oeil. En effet, en irlandais *dán* signifie chanson ou poème, ce qui coïncide avec le persan *danah* qui veut dire un concert de femmes: „*vox mulierum concentum edentium*“ (Vullers), deux mots qui nous font remonter à la racine sanscrite *dhan* „sonner“. On serait tenté d'y associer aussi le maghyar *danolni* „chanter“, qui aurait pu être emprunté. Malheureusement, cet échafaudage s'écroule devant un examen tant soit peu attentif. Premièrement, le maghyar *danolni* dérive de *dal* „chanson“, d'où la forme verbale plus ancienne *dalolni*. (14) Secondement, en roumain l'épen-

thèse d'*i* ne peut avoir lieu que si dans la syllabe suivante il y a un *e* ou *i*, jamais un *ă*. Dans tous les exemples connus: *căine*, *păine*, *măine* etc. c'est un simple phénomène de propagation régressive de la voyelle finale: *căene*, *păene*, *măene*. De même, on prononce au pluriel *măinile* „les mains“, tandis qu'au singulier on ne dit jamais „*măină*“, mais toujours „*mână*“. Et puis, cette propagation n'est pas bien ancienne dans la langue roumaine, puisque elle est postérieure au passage de l'*a* en *ă* devant la nasale: *canem*=*cane*=*căne*=*căine*. Rien de pareil dans *daînă*, où l'*i*, étant organique, a empêché la nasalisation de l'*a*.

Les deux premières hypothèses étant éliminées, il ne nous reste plus que la troisième.

En admettant *daîna* comme gunification d'un prototype *dina*, nous nous trouvons du coup en présence du zend *daénâ* (= *daina*), gunifié de *dina* et signifiant „loi“, d'où, par une transition logique postérieure, le persan *din* et l'arménien *den* „religion“. Entre la notion de „loi“ et celle de „chanson“ la distance n'est grande qu'en apparence. Strabon (III. 1. § 6) nous dit que les Turdetains en Espagne, plusieurs siècles avant J. C., avaient des lois en vers: *νόμους ἑμμέτρους*. Le même



fait est attesté par Aristote (Problem. 28) à l'égard des Agathyrses, qui ont habité une partie de la Roumanie avant l'établissement des Daces. D'ailleurs, toute difficulté idéologique disparaît complètement en face des textes zends indiqués par Haug, dans lesquels le mot *dâenâ* signifie expressément „chanson traditionnelle“. Dans un de ces textes, tiré du Vendidâd, code moral de la religion zoroastrique, on recommande aux jeunes filles d'apprendre des *dâenâs*. A cette occasion, le savant Bavaois observe que la plus ancienne signification du zend *daênâ* fut celle de „chanson“, dans laquelle — dit-il — ce mot est conservé jusqu'aujourd'hui dans le lithuanien *daina*. (15)

Nous voici donc possédant trois exemplaires bien vérifiés, bien sûrs: le zend *daênâ*, le roumain *daină* et le lithuanien *daina*, tous trois signifiant „chanson traditionnelle, chanson populaire“.

L'identité du mot roumain avec le mot lithuanien, ainsi que l'origine du premier, a été depuis longtemps devinée, sinon précisée et démontrée, par Rösler dans le passage suivant: „Si le roumain *doină* est ancien, alors on pourrait facilement admettre son origine de la langue des Daces ou des Géo-thraces de Moesie, puis-que les idiomes voisins aux Roumains ne l'ont pas et

que les Lithuaniens, avec leur *daina*, sont éloignés et n'ont jamais été en contact avec les Roumains". (16)

L'éminent indianiste de Berlin, M. Albert Weber, après avoir constaté la parenté du zend *dâenâ* avec le lithuanien *daina*, a retrouvé pour tous les deux un parallèle *dhainâ*, non dans le sanscrit proprement dit, mais dans le dialecte le plus ancien des hymnes védiques. (17) La racine commune est le sanscrit *dhi* „penser“ correspondant au zend *dî* „voir“, d'où par la forme participiale *dhina* ou *dina* „pensé, vu“, dérive le féminin gunifié *dhainâ*, zend *dâenâ*, lithuanien *daina*, roumain *daînă* = *doînă*, littéralement „quelque chose pensée“ ou „quelque chose vue“. Le poète est un „penseur“ ou „voyant“. La notion de „voyant“, comme attribut essentiel du poète, nous frappe également dans le grec *ἀοιδός* et dans le sanscrit *kavi*. La poésie, c'est une vision; et c'est par cela que le poète est prophète: *vates*.

Donc, le génie poétique des Roumains, sous tous les points de vue, n'est pas et ne saurait être d'origine latine. Ma fille le devinait, pour ainsi dire, en écrivant sa *Chanson Dace*. Mais alors, puisque les anciens Romains ont été également prosaïques partout, et non seulement en Dacie, il s'ensuit nécessairement que la poésie

populaire des tous les peuples romans doit avoir ses racines dans un substratum autochtone, antérieur à la conquête romaine: ibérien et en partie celtique en Espagne, foncièrement celtique dans les Gaules, celtique et peut-être grec en Italie, dacique chez les Romains. Des recherches sérieuses dans ce sens ont déjà été inaugurées par M. Nigra (18) et M. Bartsch. (19)

*B. P. HASDEU.*

## NOTES

- (1) Alexandri, *Poesiŭ populare*, éd. 2 p. 223.  
 (2) Roques, *Chants roumains*, p. 7.  
 (3) C. Negruzzi, *Scierŭ*, éd. Socec, t. II p. 26.  
 (4) *Lexicon Budanum* p. 163.  
 (5) *Fóia pentru minte*, 1842 p. 98.  
 (6) *Familia*, revue roumaine de Bude-Pesth, 1869.  
 (7) Cihac, *Dict. d'étym. daco-romane*, t. II p. 98.  
 (8) *Descriptio Moldaviae*, éd. Papiu, p. 141.  
 (9) Michelet, *Hist. romaine*, t. II chap. 6.  
 (10) Corssen, *Origines poësis romanae*, Berlin, 1846 p. 7.  
 (11) Theop., *Fragm.* 244, éd. Didot p. 319.  
 (12) Hasdeu, *Etymol. magnum Romaniae*, p. 698.  
 (13) Baritz, *Fóia pentru minte*, 1842 p. 101.  
 (14) Boller, *Sitzungsb. d. wien. Akad. hist.* Kl. 1857. t. XXIII p. 409.  
 (15) Haug, *Zeitschr. d. d. morgenländ. Gesellsch.* t. IX, 1855, p. 692: «Merkwürdigerweise hat sich dieses *dâenâ* in seiner ältern Bedeutung Lied noch in dem Litthauischen *daina*, womit gewöhnlich die schönen Volkslieder der Litthauer bezeichnet werden, erhalten».

(16) Rösler, *Einiges über das Thrakische*, dans la *Zeitschr. f. österreich. Gymnasien*, 1873 p. 106: «Wenn das walach. *doïna* Lied alt ist, so könnte es leicht aus dem Dakischen, oder dem Getisch-Thrakischen (Moesiens) stammen, denn von den Nachbarsprachen des Romänischen kennt es keine und das entfernte Litauisch (*daina* Volkslied) stand niemals mit ihm in Berührung».

(17) Weber, dans Kuhn, *Beiträge*, t. IV p. 278.

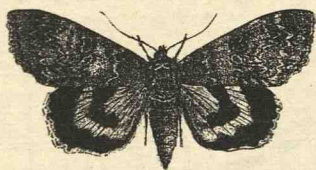
(18) Nigra, *La poesia popolare italiana*, dans la *Romania*, t. V, 1876, p. 417—52.

(19) Bartsch, *Ein keltisches Versmass im Provenzalischen und Französischen*, dans la *Zeitschr. f. roman. Philologie*, t. II, 1878, p. 195—219.



MUSIQUE





Air du Papillon

---

Chant et Piano



Andante.

First system of musical notation. It consists of a vocal line and a piano accompaniment. The piano part begins with a piano (*p*) dynamic and includes a section marked *Legiero*. The tempo is *Andante*.

Second system of musical notation, continuing the piano accompaniment from the first system. It features a piano (*p*) dynamic and a fermata over the final measure.

*Très doux:*

Third system of musical notation, including the vocal line and piano accompaniment. The tempo is *Très doux*. The lyrics are: "Dans l'é-ther bleu - à - tre, Il vo - le fo - lâ - tre, Ce pa - pi - llon

Fourth system of musical notation, including the vocal line and piano accompaniment. The lyrics are: "d'or, Pa - pi - llon cé - le - ste, Qui ja - mais ne". The piano part ends with a piano (*p*) dynamic.

re - ste Dans son fol es - sor, Dans son fol es - sor!

rit:.....

*Sostenuto.*

*p* Ses ai - les ver - mei - lles Aux ra - yons pa - rei - lles, Vi - ves, fen - dent

l'air, For - me ra - di - eu - se Qui pas - se jo - yeu - se,

*f* Comme un brin d'é - clair, *p* Comme un brin d'é - clair! *fine*

rit:..... *fine*

*f* *p*

D.C. al fine.

Brillante chimère,  
Pauvre être éphémère,  
Ta vie est un jour.  
Naître avec l'Aurore  
Et la voir éclore  
Sans voir son retour;  
Boire la lumière  
Dans l'aube première,  
Et parmi le thym  
Boire la rosée  
Dans la fleur baisée,  
Tel est ton destin!

Notre esprit volage  
Dans l'éther s'engage  
Cherchant la clarté;  
Mais vite il retombe :  
Dans la lourde tombe  
Meurt sa vanité.  
Plus il brille au monde  
Et plus est profonde  
Sa prochaine nuit :  
Là son éclat passe,  
Sa grandeur s'efface,  
Nul éclair n'y luit.

\*

Vivons donc sans gloire.  
Contons une histoire  
Simple au temps qui fuit :  
Un amour paisible  
Dans un cœur sensible,  
Un bonheur sans bruit,  
C'est là qu'est la joie  
Que Dieu nous envoie,  
C'est le bien réel.  
Aimons donc quand même,  
Car c'est quand on aime  
Qu'on gagne le ciel!





# TABLE

---

Pages

AVANT-PROPOS.

---

JULIE HASDEU, FEMME-POÈTE DE LA ROUMANIE. . . . XV

---

FANTAISIES ET RÊVES.

L'ÉVENTAIL (1885) . . . . .	3
FEUILLE VERTE DE CHÊNE (1885) . . . . .	7
COUSIN ET COUSINE (1885) . . . . .	9
AVERTISSEMENT (1885) . . . . .	11
ÉTOILES (1886) . . . . .	13
LA FEMME (1887) . . . . .	14

	Pages
SÉRÉNADE (1885) . . . . .	16
LE MIROIR (1887) . . . . .	18
BERCEUSE ROUMAINE (1886) . . . . .	21
FEUILLE VERTE DE NOYER (1885) . . . . .	26
SOUVENIR (1885) . . . . .	28
PAPILLON (1885) . . . . .	33
CAUSERIE D'AVRIL (1885) . . . . .	36
AU LAC DE GENÈVE (1884) . . . . .	40
AUBADE DE LA ST. VALENTIN (1885) . . . . .	43
FEUILLE VERTE D'ÉGLANTIER (1885) . . . . .	46
VIEILLE CHANSON (1885) . . . . .	48
AUBADE D'AVRIL (1885) . . . . .	50
MAGDELEINE (1885) . . . . .	52
LES PERLES (1885) . . . . .	54
PRISONNIÈRE ROUMAINE . . . . .	57
COLLIER . . . . .	60
CHANSON HONGROISE (1885) . . . . .	61
ORTO SOLE (1886) . . . . .	63
LA CHIMÈRE (1887) . . . . .	65
SOUS LES ARCEAUX (1888) . . . . .	67
LISETTE (1885) . . . . .	70
LA MORT (1888) . . . . .	72
DANSE ORIENTALE . . . . .	75
A UNE AMIE (1885) . . . . .	78



	Pages
SOLITUDE (1883) . . . . .	80
LA MUSE ET LE POÈTE (1887) . . . . .	85
PRINTEMPS ET AUTOMNE (1887) . . . . .	92
A UNE FÉE (1886, 1887) . . . . .	94
JE N'OSE (1885) . . . . .	100
LE SAULE (1886) . . . . .	103
A M <sup>lle</sup> WEBER (1886) . . . . .	106
AU BORD DE LA MER (1883, 1885) . . . . .	108
A QUOI BON? (1884) . . . . .	110
BENE MORIENS (1885) . . . . .	112
FIN D'ÉTÉ (1886) . . . . .	114
PETITE MENDIANTE (1886) . . . . .	117
LES CONTES BLEUS (1886) . . . . .	119
UNE NUIT (1886) . . . . .	124
ROMANCE À MARIE (1884) . . . . .	127
DANS LE SENTIER NOIR (1886) . . . . .	129
POURQUOI? (1885) . . . . .	132
CHANSON DACE (1885) . . . . .	134
CHANSON DU FAUCHEUR (1885) . . . . .	136
A M <sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ (1885) . . . . .	138
LA MUSE (1885) . . . . .	140
LE GRELOT (1885) . . . . .	142
LA BEAUTÉ (1886) . . . . .	145
RÊVERIE (1886) . . . . .	148

	Pages
NOCTURNE (1885) . . . . .	152
ENCORE LES CONTES (1886) . . . . .	155
<u>LE RÊVE DU POÈTE</u> (1886) . . . . .	157
L'OISEAU (1886) . . . . .	164
ROUMANIE (1885) . . . . .	166
IL FAIT NUIT (1885) . . . . .	168
LE CIMETIÈRE (1885) . . . . .	171
CERTAIN ÂGE (1885) . . . . .	175
<u>A UNE JEUNE FILLE</u> (1886) . . . . .	177
LA FEUILLE (1887) . . . . .	179
VICTOR HUGO (1885) . . . . .	183
LARMES D'ENFANCE (1885) . . . . .	186
ANACRÉONTIQUE (1885) . . . . .	188
CAMISARDS (1887) . . . . .	191
EN SUISSE (1884) . . . . .	195
LA TZIGANE (1887) . . . . .	197
AU LUXEMBOURG (1886) . . . . .	200
A HÉBÉ (1886) . . . . .	202

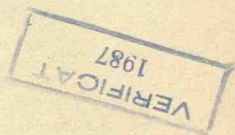
---

NOTICES EN PROSE :

SUR L'AMOUR . . . . .	66
AMEN . . . . .	162



	Pages
L'ÉGLISE DE MIHAÏ-VODA . . . . .	174
ANACRÉONTIQUE . . . . .	189
—	
UN PORTRAIT . . . . .	205
—	
APPENDICE . . . . .	211
—	
MUSIQUE :	
L'AIR DU PAPILLON . . . . .	229



VERIFICAT  
2017

VERIFICAT  
2017

VERIFICAT  
2007

REGISTERED  
1908

REGISTERED  
1908

*Bucarest. — Imp. Socec & Teclu, 96, Strada Berzei.*

A PARAÎTRE :

ŒUVRES POSTHUMES

DE  
JULIE B. P. HASDEU

CHEVALERIE

Confidences et Canevas.

Contient, entr'autres :

*Marguerite d'Ecosse ;*  
*Le pauvre page ;*  
*Pétrarque à Laure ;*  
*Le joyeux ménestrel ;*  
*Jeanne d'Arc ;*  
*Le souhait d'une vilaine ;*  
*Le bon vieux temps ;*  
*Le pauvre roi fol ;*  
*Vers le passé ;*  
*La fiancée du Croisé ;*  
*Le lai des marguerites ;*  
*Le chevalier et la Mort ;*  
*Sirvente ;*  
*Paris d'antan ;*  
*Quinze ans ;*  
*Tristesse ;*  
*Séparation ;*

etc. etc.